

Efadine

numéro 12 - octobre 2020

- Le socle de « Fondation » : la psychohistoire – *Edouard Zeller*
 - Néo-Calvin – *Théo Pilowsky*
- Sevisio-former, une vue de l'esprit ?

Regards croisés sur l'expérience de l'université du déconfinement – *Christophe Chigot et Julien Revol*

- « Rien n'est plus étrange que l'hétérosexualité, rien n'est moins compréhensible »

Variations sur Mario Mieli – *Une bande de chats homosexuels fous d'amour pour le communisme*

- Une éducation populaire renouvelée ? – *Julien Revol*
 - **Kadah**, dessinatrice
 - **Mon corps** – Collectif
 - **Saboter le confort** – *Antoine Jobard*
- **Un mètre cinquante plus bas** – *Anaïs Lafond*
- **J'ai des pensées cul-de-sac** – *Thierry Bodson*
- **L'Harmonie du Point Zéro** – *Chronique par le Professeur Zébulon*
 - **Manifeste-s sans dogmes** – *Antoine Jobard*
 - **La liberté d'être libre** – *Marie-Hélène Dupy*
- **Notre devenir furtif, vous avez dit ?** – *Yoann Michel*
 - **Où va le travail ?** – *Renato Curcio*

revue du Réseau des CREFAD et du Réseau des Cafés Culturels et Cantines Associatifs



la revue *Efadine*

est publiée par le Réseau des CREFAD et par le Réseau des Cafés Culturels et Cantines Associatifs, deux « fédérations » nationales organisées en réseau et qui regroupent des associations d'éducation populaire implantées actuellement dans les régions Auvergne Rhône-Alpes, Nouvelle-Aquitaine, Occitanie, Pays de Loire, Bretagne, Normandie, Centre, PACA, Grand-Est, Île-de-France, Hauts-de-France.

Efadine veut présenter des thèmes de réflexion liés plus ou moins aux actions des diverses associations locales et régionales et leurs partenaires, à la pratique associative, à l'économie solidaire, à la formation des adultes, à la pédagogie, à l'action culturelle, ... Efadine témoigne également des recherches menées par des acteurs associatifs, des étudiants du « Séminaire Itinérant Acteurs et Entrepreneurs Sociaux », des auteurs et écrivains accueillis, des débats dans les cafés, cantines et épiceries associatifs.

Efadine peut se résumer à une revue traitant d'éducation et de culture, ces deux termes étant pris dans leur acception la plus large.

En ce sens elle ne présente pas l'actualité, ni la mode. Elle n'annonce pas les activités de nos associations.

Elle ne publie pas d'articles réactifs mais elle tente d'offrir le nombre de pages nécessaires pour développer une pensée ou un travail.

Elle souhaite également éveiller la curiosité sur des évolutions sociétales. C'est ainsi que nous avons déjà traité de la transmission, de la responsabilité, de l'engagement, de la norme, de la démocratie, de l'économie, des territoires, mais aussi de littérature, de peinture, de photographie, du corps...

C'est ainsi qu'à chaque parution nous espérons compléter la réflexion sur chacun de ses thèmes, poursuivre par d'autres points de vue, d'autres apports.

Efadine paraît de manière irrégulière en fonction des moyens dont nous disposons.

Retrouvez *Efadine* sur son blog :

<http://efadine.wordpress.com> ou en tapant « Efadine » dans un moteur de recherche.

Chaque fois que possible, Efadine ouvre ses pages à un.e artiste, non pour illustrer la revue ou les articles, mais pour présenter les réalisations tout au long des pages.

Le socle de « Fondation » : la psychohistoire

Edouard Zeller

La saga Fondations d'Isaac Asimov narre, dans un futur lointain, la décadence du plus grand empire intergalactique de l'histoire. Seulement, cette chute d'empire fut prédite par un groupe d'individus, la « fondation », grâce à une science novatrice et oubliée, la « psychohistoire ». Sorte d'art mathématique extrêmement poussé et hautement mystérieux, cette discipline permet de prédire les « futures grandes lignes de l'Histoire », à savoir, dans le cadre du roman, la chute de l'empire intergalactique. Le texte ci-dessous décrit un futur dystopique où la SHCP, couplée aux nouvelles capacités technologiques d'analyse massive de données, débouche sur la création de la « sociohistoire » qui permet de prévoir, et peut-être même de contrôler, l'évolution des sociétés... Tout ce que la SHCP combat, en somme !

L'épopée révélatrice

Année 1100 de l'ère de la Fondation. Quelque part dans l'espace

À travers la vitre de sa fusée *Marshall*, nommée en hommage à l'un des fondateurs de la fondation, Samuel observait la planète Huntington se dessiner sous ses yeux. La première étape de son épopée se rapprochait inlassablement... Chaque particule de son corps bouillonnait. Enfin ! Il rêvait depuis si longtemps d'être l'élu de sa volée. Celui qui, à maturité, serait

choisi pour quitter le recoin de l'univers dans lequel la fondation s'était établie il y a bien longtemps, coupée de tout, afin d'aller découvrir le vaste univers au sein duquel sommeillait tant de choses merveilleuses à découvrir... Ce voyage, il le méritait et il le savait. Pendant ses vingt-et-une années de vie, il n'avait cessé d'étudier assidûment la branche fondamentale de la fondation, l'histoire, sous toutes ses coutures sociologiques, historiques et philosophiques. Il avait tant appris des différentes façons dont les civilisations avaient reçu et interprété les concepts de culture et d'identité, se façonnant ainsi divers mondes d'imaginations constituantes, parfois même en les déguisant en notions tantôt véridiques, tantôt rationnelles et parfois même évolutionnistes... Bien entendu, son apprentissage s'arrêtait à l'an 2030 de l'Anthropocène, qui marquait également le début de l'ère de la fondation, quand une partie de la population décida en secret de quitter la terre afin d'échapper à l'effondrement de sa civilisation, perdue définitivement dans son imaginaire de progrès consuméristes. Quelle incompréhension, quelle gymnastique d'esprit Samuel dut-il employer pour tenter de comprendre comment une civilisation entière avait pu se laisser entraîner dans une marchandisation complète du monde, se perdant dans des vérités constituantes d'utilitarisme « rationnel », où toute notion de progrès fut diluée dans le consumérisme, ce « conservatoire du progressisme » comme le qualifie Pierre-André Taguieff... Enfin, le moment était venu pour lui d'en apprendre plus sur

les évolutions de l'univers ces derniers centenaires, et il était bien décidé à être le plus grand investigateur de la fondation ; de rapporter à son peuple les merveilles que recèle probablement l'univers qu'il allait découvrir...

Sur la planète Huntington, bureau de la conseillère Nancy Fraser

- Très bien Samuel, je vois que votre motivation pour votre première épopée est infaillible.
- Madame Fraser, découvrir l'univers hors des frontières de la fondation est tout ce qui me fait rêver depuis que je suis en âge d'être conscient.
- Vous rendez-vous compte, Samuel, de ce que vous serez amené à découvrir lors de ce voyage ? Du choc de découvrir l'état de l'univers duquel la fondation s'est coupé depuis 1100 ans ?
- Je le sais, plus que jamais.

Nancy se sentait presque triste de devoir si rapidement et brutalement briser les rêves et l'imaginaire de grandeur de l'univers portés par Samuel... Mais le temps était venu, et, prenant son courage à pleine main, elle articula méticuleusement la phrase qu'elle avait tant préparée.

- Très bien, Samuel. Je vais vous demander d'invoquer tout le calme et la sérénité qui résident en vous, afin d'écouter attentivement l'histoire que je vais vous raconter. Elle est susceptible de bouleverser votre vision du monde, prenez garde.

Tout d'abord, il me faut vous exposer un malheureux mensonge qui vous a été délibérément transmis quant à l'histoire du monde telle qu'elle vous a été présentée. C'est également l'occasion de m'en excuser. Lors de votre apprentissage, une période de 7 décennies vous fut omise. La fondation ne quitta pas la vieille planète terre en 2030, cette fameuse année où l'humanité prit conscience de l'inévitabilité de l'effondrement de sa civilisation industrielle, ainsi que de son impossibilité à s'organiser afin d'y remédier. De toute façon, la technologie de l'époque ne nous l'aurait pas permis. Cette année fut en vérité la première de la période de 70 ans du « choc des civilisations », où deux visions du progrès s'entrechoquèrent vivement, contraignant finalement la marginale fondation à chercher refuge aux confins de l'univers afin de rebâtir une civilisation portée par un imaginaire du progrès meilleur. Laissez-moi vous présenter les grandes lignes de cette période, que vous pourrez compléter avec nos archives ultérieurement... En admettant que vous soyez toujours décidé à entreprendre votre « épopée ».

Votre enseignement des bases de la SHCP vous a présenté la méthode d'analyse de cette approche. Seulement, de larges pans de l'évolution des sociétés humaines vous ont été omis, notamment sur les dernières décennies de l'Anthropocène. Comme vous l'avez appris, cette science présente les sociétés et leurs évolutions comme des processus historiques conflictuels, constamment reçus, interprétés et négociés différemment par les sujets, et souvent de manière inconsciente. Ce dernier adjectif est des plus importants. Car je vais maintenant vous conter comment la récupération de

cette science par une classe particulière de l'Anthropocène, la TNC (Transnational Capitalist Class) dont parle Chimni, détourna la SHCP afin de contrôler cette inconscience, cet imaginaire constituant si précieux à l'humanité, et comment elle en évinça définitivement toute révolution ou changement du concept de progrès, qui était, vous le comprendrez, si nécessaire, précipitant ainsi l'exil de la fondation.

La notion évolutionniste des sociétés et du progrès vous est probablement familière, telle que le concept de positivisme d'Auguste Comte et sa rationalité scientifique comme moyen et but du progrès. L'imaginaire des peuples les plus « développés » – pour utiliser leur terme – fut poussé de plus en plus vers la perception de leur modèle sociétal comme étant simple, coordonné, uniforme, équitable mais surtout, conforme à la raison. Cet éloignement de la diversité et des croyances pour se rapprocher du « véritable » et du « rationnel » fut grandement exacerbé lors de l'avènement du consumérisme. Cette fable fut portée et facilitée par des sociétés hautement bureaucratiques, donc « objectives » et désenchantées du mythe, où des notions telles que l'économie de marché et sa rationalité, ainsi que la perpétuelle marchandisation du monde et son fétichisme, furent constituantes d'un imaginaire si bien travesti en vérité que les masses tombèrent en quelque sorte dans le piège positiviste.

Malgré, ou plutôt accompagné par l'exacerbation des mouvements identitaires, la mondialisation propageait cette idée du progrès extrêmement bureaucratique et utilitaire.

L'imaginaire de peuples entiers fut graduellement imprégné d'une idée de grandeur et de progrès éminemment quantitatifs. Des fondements centraux du capitalisme, tels que le *Berufserfüllung* ou *Berufsarbeit*, ces vertus centrales du travail, ou encore la composante éminemment imaginative de l'eudémonisme couplé à l'intérêt personnel, s'élevèrent rapidement au-dessus des barrières fictives des Etats-nations, utilisant plutôt ces dernières comme le relai d'un ordre global et d'une perception de l'Etat où toute idée de progrès collectivement définie fut anéantie et remplacée par un type-idéal rationnel-légal et des dogmes utilitaristes... Une réduction du social à la quantité, qui doucha l'imaginaire de peuples entiers à se réorganiser autrement. Les rêves du consumérisme, du rationnel véridique et utilitariste comme ingrédients clés du bonheur et du progrès firent rapidement place à un malaise civilisationnel profond, perceptible notamment au sein des sociétés occidentales les plus « développées » au tournant du III^e millénaire...

Cette prétendue avancée vers la vérité et la rationalisation scientifique, en les dépeçant de leurs constituants imaginatifs, et donc de la capacité du sujet politique d'imaginer des alternatives, fut accompagnée d'une évolution historique contingente au consumérisme et au désastre écologique, la technologie. En particulier, la technologie de l'information et des « données de masse » fut déterminante. Les sociétés développées, rapidement désenchantées de toute idée de progrès commun, continuaient leur marche aveugle vers un imaginaire de bonheur consumériste, par exemple en envahissant les quotidiens de toutes sortes

d'appareils électroniques... et surtout connectés. Une quantité de données inimaginable commença à être collectée, traitant d'absolument tous les aspects de la vie humaine. Le plus fou est que personne ne s'en souciait, pensant que leurs données ne représentaient, pour leurs exploitants, qu'une matière susceptible de les aider à mieux cibler leurs publicités... Alors qu'en vérité, elles donnaient aux analystes de plus en plus accès aux inconscients, aux imaginaires des masses ! Au travers d'algorithmes gavés de data sur tous les faits et gestes, pensées, recherches Internet et communications des êtres humains, leurs imaginations et désirs enfouis furent de plus en plus analysables. Ainsi commença le fameux cercle vicieux technologique : de plus en plus de données récoltées, de « meilleurs » contenus proposés par les fournisseurs, et, à travers ceux-ci, encore plus de données récoltées. Avec ce flot de données grandissantes, les comportements des masses devinrent graduellement de plus en plus contrôlables, et la matérialisation et fixation de passions conformes au sein de leurs imaginaires de plus en plus influençables.

Des contestations commencèrent bien entendu à s'élever, à faire réagir certaines consciences, à dénoncer le malaise d'une civilisation qui ne savait plus où elle allait, sinon vers la destruction de la planète par l'homme. Ce fut le cas, notamment, entre 2015 et 2025, si bien qu'un semblant d'optimisme fut perceptible en ce début de 21^e siècle. Je vous laisserai découvrir ces textes dans les archives secrètes de la fondation. Cependant ces voix ne valaient pas grand chose face à la mainmise de la machine consumériste et technologique.

C'est ici que la sociohistoire, concept qu'il va vous falloir étudier afin d'appréhender l'étendue de son influence, naquit. Dans les décennies qui suivirent les années 2020, une pléthore de chercheurs académiques de la SHCP commença à foisonner. La figure emblématique de ce groupe de chercheurs se trouve être Tobias Marshall, lui-même ayant eu comme mentor l'un des initiateurs de cette approche académique, Jean-François Bayart. Vous pourrez consulter à discrétion sur les recherches et l'histoire de ces chercheurs dans les prochaines semaines. Les esquisses de cette science appréhendant l'évolution des sociétés dans toutes leurs complexités et hétérogénéités furent initialement vues comme un salut scientifique, promettant une sortie de la « merde anhistorique » – la formule est d'un historien, Edward Thompson – productrice de lectures simplistes des sociétés et de leurs conflits qui pavaient le chemin à des idéologies culturalistes et identitaires menant assurément le monde à une polarisation menaçante... Jusqu'à ce que certaines personnalités de la classe transnationale capitaliste (TNC) dominante, la même qui poussait obscurément au contrôle des imaginaires au travers de la technologie, commence à entrevoir la possibilité de prédire les évolutions politiques en créant une méthodologie méta-analytique et algorithmique, basée sur les données de masse et les avancées empiriques de la SHCP.

Le cocktail novateur et terriblement destructeur de la technologie des données, du contrôle à travers cette dernière des imaginaires, et de la modélisation algorithmique de la SHCP s'appuyant sur un amas inédit de faits historiques, permit à la

TNC de finalement valider la thèse dénoncée par Berman & Lonsdale, selon laquelle l'État serait une construction délibérée d'un appareil de contrôle politique. La TNC détenait le contrôle des passions communes d'une population transnationale. Elle fut capable de véritablement stabiliser les sociétés dans des passions conformes, de les canaliser et de les utiliser à ses propres fins.

Dès les années 2030, la TNC utilisa son *Herrschaft* – le consentement à sa domination, chez Max Weber – afin de nourrir ses ambitions profondes ; s'échapper de la condition primordiale de l'homme, de sa vie sur la planète terre, rendue impossible par les mêmes pratiques industrielles et l'imaginaire consumériste qu'elle avait entretenus. L'imaginaire des masses fut peu à peu dirigé vers le plus grand projet commun à l'humanité, la conquête de l'espace. Ainsi, toutes les forces de production si marchandisées au fil des siècles par la domination idéologique capitaliste furent collectivement tournées vers la conquête spatiale, si bien qu'en l'espace de 70 ans l'humain fut technologiquement prêt à graduellement quitter sa planète afin de coloniser d'autres mondes. Le verbe, Samuel, est utilisé délibérément, car les ambitions, dirigées par la TNC, de cette majorité de l'humanité étaient de perpétuer sa vision du monde évolutionniste du progrès en exploitant les ressources et la nature sans fin, afin de nourrir son imaginaire de bien-être matériel. La TNC allait mettre le reste de l'univers sous sa dépendance idéologique et économique.

Comme vous pouvez vous en douter, la fondation, dont les grand instigateurs furent majoritairement les malheureux

académiques de la SHCP, ceux-là mêmes qui virent leurs études violées et détournées à des fins totalitaires qu'ils dénonçaient, ne partageait en aucun cas les desseins de cette TNC. S'étant organisée clandestinement face à l'*Herrschaft* de cette dernière, terriblement dominatrice au travers de sa maîtrise des imaginaires, elle n'eut d'autre choix que d'être témoin de l'évolution du projet de colonisation de l'espace. Tout en nourrissant ses propres ambitions : celles de recréer, dans un recoin protégé de l'univers, sa civilisation, mue par de nouvelles valeurs morales et plus fraternelle ; une sorte de retour aux ambitions originelles des lumières vers plus de moralité et de « fraternité », où le progrès serait enfin une valeur consciemment imaginée par la pensée collective, et démocratiquement mise en oeuvre.

Finalement, grâce à ses disciples infiltrés dans les plus hautes sphères de la TNC, la fondation réussit, dans les années 2090, à organiser son « évasion » de cette civilisation perdue définitivement dans ses imaginaires hétéronomes, en subtilisant l'un des vaisseaux-navette de la TNC. Elle se dirigea vers l'un des systèmes que la TNC n'avait pas cartographié, celui sur lequel vous êtes né, Samuel. La suite de l'histoire vous la connaissez...

Un mois plus tard, planète Huntington, dans l'appartement de Samuel.

Samuel termina les deux derniers bouquins d'une longue série puisée dans les archives secrètes de la fondation : Frédéric Lordon, *Capitalisme, désirs et servitudes. Marx et Spinoza*, et

Shoshana Zuboff, *Surveillance Capitalism*. Ces deux derniers ouvrages lui permirent de saisir les mécanismes à travers lesquels la TNC avait pu imposer le contrôle de son idéologie aux masses et comment la technologie lui avait permis de contrôler les comportements des peuples, et in fine leurs désirs.

Le changement qui s'était opéré en lui en l'espace d'un petit mois l'effrayait. Il était passé d'un jeune adulte gay et idéaliste à un homme désenchanté et profondément choqué par l'histoire du monde qu'il découvrait... Lors de ses premiers jours suivant les révélations de Nancy, il sentit les spectres du fatalisme et de la résignation le guetter. Cependant, il s'accrocha ferme à ses valeurs profondes, selon lesquelles la connaissance est la clé du changement, et il s'attela sérieusement à une lecture assidue des ouvrages de la fondation.

Son départ était programmé pour le lendemain. Il allait donc effectuer un travail de terrain pour la fondation, où, comme des centaines de jeunes auparavant, il allait être envoyé sur une planète dominée par la TNC afin d'y étudier la société. Nancy lui avait expliqué comment, au fil du temps, la TNC avait perdu toute capacité à utiliser la sociohistoire pour prédire l'évolution de son peuple, étant donné que tous les académiques de la SHCP s'étaient exilés avec la fondation à la fin du 21^e siècle. Ceci avait amputé l'*Herrschaft* de la TNC d'une de ses armes clés, qui lui avait initialement permis de contrôler les passions conformes des peuples en prédisant leurs évolutions. Cependant, la mainmise que cette dernière avait sur leurs comportements à travers la

technologie lui avait permis, pendant des siècles, de perpétuer sa domination sur les peuples malgré la perte de maîtrise de la sociohistoire.

La mission de Samuel était claire : étudier la dimension politique de ces sociétés par le bas, en fournir un rapport aussi détaillé que possible, afin de nourrir l'algorithme de sociohistoire de la fondation, dont les secrets avaient été maintenus actifs au fil du temps. Tout cela permettrait d'améliorer les prédictions de l'évolution des sociétés par la sociohistoire, afin de préparer le grand projet de la fondation : une révolte des peuples à travers l'univers, en stimulant une ré-autonomisation de leurs imaginaires, de leurs passions, et afin de finalement renverser l'*Herrschaft* de la TNC en vue d'instaurer un nouvel ordre galactique fondé sur des valeurs communément établies et démocratiquement mises en oeuvre.

Samuel rangea ses derniers livres, empaqueta soigneusement ses centaines de pages de notes, et sortit de sa chambre pour procéder à son derniers briefing avec les responsables de la fondation.

Annexe

Bien que cette vision du contrôle des peuples à travers la technologie de l'information puisse paraître simpliste, elle est inspirée des récentes évolutions du traitement de données à grande échelle et de « l'Internet des objets » qui elles sont aussi réelles que choquantes. Ainsi, Shoshana Zuboff, PhD en psychologie sociale et professeure à Harvard, nous présente dans son essai sur le capitalisme de surveillance une vision, tout à fait appropriée à cette fiction, des liens entre capitalisme, contrôle des masses et technologie de l'information. Shoshana Zuboff décrit comment la prolifération d'objets consuméristes et de pratiques sociales basées sur la technologie de l'information permet non seulement la prédiction des comportements de leurs utilisateurs, mais également l'influence et le contrôle de ceux-ci.

Un exemple notoire en est donné avec le jeu smartphone Pokémon GO, peut-être le jeu le plus joué de tous les temps (plus de 100 millions de téléchargements le premier mois, uniquement sur Android...), qui a un modèle de revenu bien particulier : le jeu amène les joueurs, captivés par leur quête virtuelle, vers des lieux physiques spécifiques, faisant l'affaire d'entreprises ayant préalablement payé afin que les joueurs soient attirés vers ces espace physiques déterminés. Ainsi, au travers de l'accumulation exponentielle de ces données sur la vie de chacun, le capitalisme de la technologie de l'information crée une quatrième catégorie de « marchandise fictive », après les trois catégories de Karl Polanyi (travail, propriété foncière et monnaie) : l'expérience humaine, « extorquée à la réalité expérimentale d'êtres humains dont les corps, les pensées et les sentiments sont aussi intacts et innocents que l'étaient les prairies et les forêts dont regorgeait la nature avant son absorption par le marché. Conformément à cette logique, l'expérience humaine se trouve marchandisée par le capitalisme de surveillance pour renaître sous forme de « comportements ». Traduits en données, ces derniers prennent place dans l'interminable file destinée à alimenter les machines conçues pour en faire des prédictions qui s'achètent et se vendent ». De ce fait, « les nouveaux instruments internationaux de modification comportementale inaugurent une ère réactionnaire où le capital est autonome et les individus hétéronomes ; la possibilité même d'un épanouissement démocratique et humain exigerait le contraire. Ce sinistre paradoxe est au coeur du capitalisme de surveillance : une économie d'un nouveau genre qui nous réinvente au prisme de son propre pouvoir. »

Néo-Calvin

Théo Pilowsky

*« Ainsi couché jusqu'aux aurores
Je compte les moutons électriques
Jamais ne rêve l'androïde
Car dès qu'il entre en transe s'y tord.
Oh ! Que je déteste la nuit ! »*

Philippe K. Dick

« Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ? »

Notre histoire commence dans un système solaire excentré de la galaxie SHCP.2018. Un vaisseau de taille moyenne dépasse à une vitesse d'un parsec par seconde l'étoile brillante en son centre. Outre un sobre fuselage métallique, aucune autre marque que le nom de *Réforme III* n'indique la raison d'être de cet engin spatial, qui avance seul dans l'espace pour rejoindre le deuxième satellite de la planète Confédération IV : la plus petite mais aussi la plus charmante de ses lunes, toute teintée de jaune et de rouge, et qui abrite la cité-Etat de Néo-Calvin. La capitaine du vaisseau et Diplomate, la Dre. Saussure, revient d'une longue mission politique et commerciale auprès des protos-empires galactiques qui aura duré plus de deux années standards. Elle sait que son rôle a été crucial dans les négociations visant à défendre les intérêts économiques et territoriaux néo-calviniens. En effet, dans le cadre de la nouvelle ruée coloniale et des grandes rivalités

impériales qui en résultent, les petites nations et cités-satellites indépendantes doivent à tout prix ruser et faire preuve d'un grand sens stratégique pour ne pas être vassalisées, jusqu'à faire preuve parfois de cynisme. La Dre. Saussure, dont les talents politiques n'ont d'égal que son épicurisme, ressent encore l'euphorie causée par ce long et grisant voyage dans les centres culturels et politiques des immenses empires galactiques. La folie des grandes fêtes, les rencontres amoureuses, la beauté envoûtante de ces paysages lointains et de ces planètes inconnues : tout cela résonnait encore en elle dans un délicieux mélange. Pourtant, avec un pincement au coeur, elle se résignait déjà à l'idée que le retour sur sa lune natale ne serait pas une mince affaire. Le lendemain elle devra se confronter au Grand Conseil de la Réforme pour faire son rapport sur l'état général de la politique galactique. Elle se dit intérieurement : « Ah ! Si le grand philosophe classique de l'ancienne Terre, Cornelius Castoriadis, pouvait encore parler et avoir un avis sur nos institutions, il dirait qu'elles seraient le niveau zéro de l'imagination politique ! »

Car, malgré tout le charme de la petite lune, le système politique néo-calvinien, en plus d'être un monolithe patriarcal, était d'un ennui mortel, les quatre vieux sages décrépits de la Réforme monopolisant tout le pouvoir décisionnel. En effet, dans la cosmologie néo-calvinienne, c'est la machine rationnelle-bureaucratique abstraite qui est censée s'exprimer directement

à travers leurs voix, énonçant la vérité de la grande raison instrumentale qui organise toutes les institutions politiques et la vie socio-économique du satellite. Chacun, dès la naissance, y a une place fixe et les destins sont tracés par des calculs algorithmiques qui déterminent la position de tous les agents sur l'espace social lunaire. Ce que cachent en fait les quatre sages, c'est un immense bio-ordinateur fonctionnant à une puissance de calcul quasi infinie. Par la vérité du chiffre, ils réglementent tous les aspects de la vie néo-calvinienne : de la naissance à l'éducation, jusqu'à la carrière, la retraite et la mort. Toutefois, de multiples failles peuvent dérégler ses calculs, et c'est pourquoi la machine choisit avec une extrême précision et à chaque génération les enfants qui formeront la caste privilégiée des Diplomates. Ils sont ceux qui sillonnent la galaxie à la recherche du précieux Data, qui comblent les vides et omissions des méta-équations, et qui permettent au bio-ordinateur d'atteindre une omniscience presque complète. Presque complète, car il y a de cela 75 années standards, la Diplomate et Politiste Béatrice Hibou formula une critique dévastatrice de ce qu'elle nomma « la néo-bureaucratiation de la galaxie à l'ère post-néolibérale », une critique qui lui permit de déjouer les inflexibles suites algorithmiques et s'extraire de la domination machinique. Les rumeurs disent qu'elle sillonne toujours la galaxie, sur cette ligne de fuite qu'elle a ouverte et qui l'emporte encore dans des devenirs incertains ; vers des systèmes solaires obscurs et trop lointains pour qu'aucun bio-ordinateur n'arrive à l'intégrer dans des calculs. Notre héroïne a depuis son enfance la plus grande admiration pour cette figure historique étrange et solitaire, qui a

réussi l'exploit de sortir de la structure totalitaire algorithmique. Car, en réalité, la caste des Diplomates s'avère être une force à double tranchant pour le pouvoir bio-cyber-politique. Outil nécessaire mais périlleux, et surtout paradoxal. En comblant les vides structurels que les équations produisent malgré elles, elle y introduit dans le même mouvement une composante aléatoire qui peut créer des dérèglements.

Dre. Saussure entre dans l'orbite artificielle de sa lune natale. Le check-point lunaire reconnaît la marque du vaisseau *Réforme III* et désactive le système de protection sol-air, censé défendre Néo-Calvin contre de possibles intrusions militaires, ou pire : l'arrivée camouflée d'espions à la solde des puissances impériales. L'engin descend progressivement et ralentit grâce aux réacteurs qui contrebalancent la force gravitationnelle du satellite. Il approche lentement le cratère des Nations, vers le hangar qui lui est réservé, et se pose avec une force tranquille dans l'interstice entre deux autres vaisseaux du même modèle. Le différentiel de chaleur produit un nuage de vapeur qui enveloppe l'atmosphère d'une humide fumée blanche ; et les portes se déverrouillent dans une symphonie de claquements et de sonorités hydrauliques. La porte tombe lentement, formant un pont avec la plateforme qui lui fait face. Dre. Saussure peut se défaire de son casque à réalité virtuelle, se lever, et sortir gracieusement du vaisseau.

En face l'attend l'infâme et fanatique lieutenant-moine, le capitaine Zélé, défenseur de la Réforme et pourfendeur

d'hérétiques : autre figure clé de la superstructure politique néo-calvinienne dans son versant conservateur et religieux. La fonction de sa caste est d'assurer la stabilité idéologique du régime en disciplinant et punissant ceux qui mettraient en doute la grande raison rationnelle-bureaucratique, et en félicitant les pieux qui acceptent leurs destinées algorithmiques en travaillant sans contester. C'est « l'éthique algorithmique et l'esprit du néo-capitalisme » qui se déploie toute entière dans cette morale absurde. Les néo-calviniens sont en effet récompensés par des systèmes de « notes d'ascétisme » et de « points de rédemption » qui jugent de leur efficacité au travail, et promettent à ceux qui y sont prédestinés l'accès au royaume du chiffre : la salvation par le transfert de conscience dans le bio-ordinateur. Au contraire, ceux qui descendent au-dessous du seuil critique du « pagano-catholicisme » sont envoyés sur la lune-goulag Sion III, et finiront leurs vies enchaînés à casser des minéraux lunaires.

La Diplomate s'avance donc vers le Capitaine Zélé pour le saluer. Celui-ci, dans un imperceptible mouvement de tête évite son regard, et aboie sur un ton autoritaire: « Suivez-moi Dre. Saussure ! Vous êtes déjà en retard de trois millisecondes sur le programme », attitude suggérant toute l'envie et la jalousie du lieutenant-moine à l'égard de notre héroïne. Celle-ci est très rapidement poussée vers la sortie par les gardes et mise dans un taxi-volant avec chauffeur qui doit la mener à ses appartements pour un court repos avant le fatidique compte-rendu qu'elle devra présenter le lendemain aux quatre sages. Elle se retrouve seule dans l'habitacle d'un véhicule où toute communication avec le

monde extérieur est impossible. Même celle avec le conducteur est obstruée par une épaisse vitre teintée. Après une vingtaine de minutes de vol, les portes s'ouvrent automatiquement. Elle est déposée au dernier étage d'une tour via une porte aérienne, dans un appartement chic avec une vue grandiose sur la brillante Néo-Calvin. Le taxi-volant repart aussitôt qu'il est arrivé ; et elle est dorénavant seule dans le grand salon illuminé par un éclairage tamisé. La Docteure s'assied, soupire de fatigue après un tel voyage et s'endort presque. Mais la sensation de faim la taraude et elle doit se lever pour trouver de quoi se nourrir. Elle fait le tour de l'appartement, et là, sur une petite table, elle trouve un menu interactif qui lui permet de commander le plat qui correspond à ses envies. Elle appuie sur l'écran tactile et choisit des filets de perche lunaires avec des frites, le plat de son enfance, avec une bouteille de vin. Cinq minutes plus tard le tout arrive derrière une petite fenêtre qui s'ouvre dans un léger dé clic. La Diplomate s'installe sur le canapé, pose son plateau repas sur la table-basse qui lui fait face et allume l'écran à lévitation pour regarder le téléjournal francophone de Confédération IV. Elle finit rapidement son repas, éteint la lumière de la pièce et s'endort, avec le bruit des nouvelles en arrière-fond.

Dans un mélange d'épuisement, de pensées confuses et d'images, la Diplomate distingue encore les mots du présentateur :

« Crise politique et commerciale entre l'Empereur-Cyborg Jupiter II et les Nations-familiales des Planètes-Basses » ;

« Le conflit territorial en Arabie-Astéroïdale se poursuit. Les Princes Androïdes Ottomans tentent de rétablir leur hégémonie malgré la présence d'agents Méta-Soviétiques. Confédération IV organisera la médiation inter-lunaire entre les différents belligérants » ; « Le génocide des Tutsoïdes par les Hutus-mécaniques continue en périphérie de la galaxie ». Et puis, plus rien, tous les mots s'effacent dans un long et profond sommeil.

Ce matin, le soleil se lève au côté de Confédération IV sur la lune de Néo-Calvin. Le globe lumineux fait face à l'obscurité planétaire dans une drôle d'asymétrie. L'intelligence artificielle allume l'écran à lévitation qui indique qu'il reste trois quarts d'heure pour se préparer. Dre. Saussure se lève avec peine du canapé sur lequel elle a dormi toute la nuit et se dirige vers la salle de bain pour faire sa toilette. A son retour, le petit-déjeuner est déjà prêt : des oeufs et du bacon accompagnés d'un café noir qu'elle avale avec voracité. Elle peut enfin visiter les lieux, et ouvre une porte qui mène à la chambre à coucher. Là, elle trouve son uniforme de Diplomate, lavé et repassé qu'elle enfle en vitesse. Le bruit caractéristique d'un véhicule volant s'arrimant à une unité d'habitation lui fait comprendre que l'heure du départ est arrivée. Elle retourne au salon, s'avance vers la baie vitrée et appuie sur la touche qui permet à la porte faisant la liaison entre l'appartement et l'engin de coulisser.

Là, dans l'habitacle, se trouve le vieil androïde Gilles Deleuze. Il s'agit d'une création de la Caste qui, à ses débuts, a

réussi à reproduire une intelligence similaire à celle de l'original en transférant ses oeuvres complètes et diverses conférences par la combinaison d'algorithmes sophistiqués. La Dre. Saussure s'est toujours questionnée sur la pertinence de cet artefact qui aurait sûrement fait retourner le véritable Gilles Deleuze dans sa tombe terrienne. Il fait toutefois office de mentor pour les jeunes Diplomates, car c'est lui qui forme et éduque la Caste dans le centre de formation expérimental de crypto-Vincennes.

Il dit : « Ha ! Dre. Saussure ! Quel Plaisir... ». Il sourit : « J'ai pu m'infiltrer dans ce véhicule grâce à une éphémère ligne de fuite qui a déterritorialisé mon corps sans organe jusqu'ici ». Et de poursuivre : « Je dois vous avertir car le plan d'immanence ne tiendra pas longtemps, et je serai bientôt reterritorialisé je ne sais où. Rappelez-vous des cours à Vincennes : toute segmentarité dure comporte des possibilités de fuite. Les coupes molaires sont toujours déjà grignotées par la logique moléculaire qui les sous-tend. Il faut préférer la balade du schizophrène au divan du névrotique. Les Etats doivent être compris dans leur événement et non dans leur essence. Bref, au moment propice, fuyez dans les vides et les interstices du social qui sont partout pour ceux qui savent les voir. » Et il disparut comme à l'accoutumée, créant un effet de flottement. Décidément, l'Androïde Deleuze ne valait pas l'original.

Cette fois-ci, le vaisseau se pose dans la vieille nouvelle ville, sur une discrète entrée latérale de l'immense cathédrale métallique Réformée, l'épicentre du pouvoir politico-religieux

néo-calvinien. C'est là que se concentrent toutes les institutions et la bureaucratie du satellite, formant une ruche gigantesque vers laquelle les fonctionnaires algorithmiques font de continuel allers-retours et qui crée comme une ville à l'intérieur de la ville. C'est un bâtiment labyrinthique et incommensurable dont personne, sauf le bio-ordinateur, ne connaît la totalité des tréfonds. Les portes du véhicule s'ouvrent sur un couloir en suspension qui paraît infini et s'enfonce dans l'obscurité de la cathédrale. Seuls de petits néons sous le pont éclairent, le juste nécessaire, pour avancer sans avoir peur de tomber. Dre. Saussure avance avec prudence. Elle se demande pourquoi personne ne l'a accueillie officiellement selon le protocole habituel.

Finalement, une porte apparaît dont le contour permet de discerner une lumière qui provient de la pièce qu'elle cache. Elle l'ouvre avec précaution et se retrouve dans une salle si blanche qu'il semble impossible d'en distinguer l'étendue. Au milieu, les quatre vieux sages de la Réforme sont là : couchés, les yeux entrouverts, sur une structure les maintenant éveillés dans un entrelacs de câbles, d'épaisses machines et de poches de liquides mystérieux. Vision rare, car c'est la première fois que Dre. Saussure va communiquer avec eux en face-à-face, toutes les précédentes interactions se faisant habituellement via les statues du grand mur de la Réforme. Ils sont au centre de la pièce avec une chaise leur faisant face. Une voix grave dont la source est impossible à localiser dit : « Prenez place, Dre. Saussure, le temps presse ». Elle s'assied face à eux, inquiète. La voix reprend : « Maintenant que vous êtes installée, nous aimerions

en savoir plus sur la structure des formations politiques que vous avez pu étudier de près : la grande machine rationnelle-bureaucratique abstraite le demande. Quelle est l'essence du pouvoir de l'Empereur-Cyborg Jupiter II ? Celle des Nations-Familiales des Planètes-Basses ? Comment organisent-ils leur domination sur les post-colonies ? »

Dre. Saussure commence à prendre conscience du fait que le bio-cyber-ordinateur s'avère légèrement dépassé par la multitude des crises qui secouent la galaxie. Son logiciel principal semble en effet être d'une efficacité totale pour appréhender la logique des structures économiques, sociales ou politiques dans leur essence, mais dans la configuration critique actuelle, c'est plutôt l'événement qu'il faut saisir. Elle répond : « La meilleure méthode pour caractériser une configuration politique singulière, c'est d'utiliser les concepts comme opérateurs d'individualisation. Prenez par exemple l'idéal-type de l'Etat familial développé par Julia Adams, appliquez-le aux Planètes-Basses et voyez quelles configurations particulières il prend. La domination est ici le produit d'un front de parenté des grandes familles Hollandoïdes qui articulent positions de pouvoir et liens de parenté. De plus, les positions d'accumulation sont aussi articulées au pouvoir via la participation de ces mêmes grandes familles à la compagnie des galaxies orientales. Dans le cas de l'Empereur-Cyborg Jupiter II, c'est le même principe de chevauchement des positions de pouvoir et d'accumulation qui est à l'œuvre, mais dans un agencement qui diffère légèrement. Ces deux positions sont ici concentrées dans la personne même

de Jupiter II. L'empereur-cyborg est un humanoïde dont le corps est une composition d'organes vivants et de membres électroniques. La partie vivante de son corps étant l'expression de son pouvoir politique absolu, tandis que les éléments mécaniques dénotent son appartenance structurelle au capitalisme algorithmique et à la défense de ses intérêts. Pour parvenir à la position d'empereur-cyborg, il a dû donc marquer jusque dans son propre corps cette double appartenance au politique et à l'économie. Finalement la domination des post-colonies n'est jamais contrôlée total des territoires planétaires périphériques par les proto-empires. Il s'agit plutôt de « situations coloniales », avec des hors-champs, des trous dans la souveraineté coloniale. Les colonisés ont toujours la possibilité de se mettre dans les hors-champs du pouvoir. Les proto-empires galactiques n'agissent de plus pas directement sur les territoires mais grâce à des transactions hégémoniques impériales. L'administration des proto-empires est médiatisée par des structures hiérarchiques endogènes aux cultures dominées et qui créent des hiatus dans l'administration des choses : au niveau du langage, de la culture, des asymétries d'information, etc. »

La machine rationnelle-bureaucratique abstraite, et à travers elle, les quatre sages, commencent à comprendre l'erreur fondamentale qu'ils ont commise. En utilisant des algorithmes très performants, mais qui ne saisissent que l'essence et les relations structurelles des phénomènes politiques et sociaux, ils sont passés complètement à côté de l'événement de l'Etat, de la nature imaginaire du politique et de la fluidité du social.

Or, ces facteurs deviennent cruciaux dès lors qu'on se trouve en situation de crise. Dre. Saussure l'a compris aussi, car son double master en sociologie historique et comparée du politique, avec complément en études deleuzo-bergsoniennes, est aux antipodes de la théorie politique du pouvoir de la Réforme. Ce dernier doit donc réagir vite en remplaçant l'ancien software par un nouveau, plus adapté à la conjoncture politique actuelle.

Dre. Saussure comprend qu'elle a réussi à créer une opportunité pour s'émanciper de Néo-Calvin et de sa bureaucratie. Cela lui laisse exactement 27 secondes pour fuir, le temps que le bio-ordinateur se réinitialise. Elle court à toute vitesse le long du couloir qu'elle a parcouru plus tôt, saute dans le vaisseau qui est toujours là, pirate le tableau de bord grâce à sa clé Diplomatique et s'envole à toute vitesse hors de l'atmosphère artificiel lunaire. Elle commence à apercevoir les chasseurs des sbires Réformés qui décollent eux aussi pour la capturer. Dre. Saussure réagit au quart de tour et se dirige vers la « grande ligne de fuite », un trou de ver secret uniquement connu des initiés de la caste. Les tirs des sbires la frôlent à plusieurs reprises. Elle doit négocier avec agilité les dernières secondes de vol qui lui reste avant son ultime départ. L'espace autour de son vaisseau commence à se déformer. Elle aperçoit les chasseurs qui font demi-tour. Et puis tout disparaît.

Commentaires

A travers cette courte nouvelle, j'ai tenté de reprendre certains contenus théoriques du cours en les insérant dans une nouvelle de science-fiction :

- **Néo-Calvin**, une des lunes de la planète Confédération IV (l'équivalent de la Suisse). C'est une formation politique dystopique qui parodie « l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme » de Max Weber. Le système politique de Néo-Calvin est à l'intersection entre l'idéal-type de la domination rationnelle-bureaucratique de Max Weber, l'idée de bureaucratisation néolibérale de Béatrice Hibou et le concept de gouvernementalité chez Foucault. En effet, la société néo-calvinienne est dominée par des règles abstraites, produites par les algorithmes d'un ordinateur, qui régule tous les aspects de la vie de la population dans une logique purement instrumentale. Il s'agit ici de montrer que le pouvoir est disséminé (Foucault) ; qu'il est plus constitué par des pratiques, des discours, des dispositifs et par la rivalité entre les institutions de l'Etat (le capitaine Zélé vs Saussure), que par la personne du Souverain (les quatre sages de la réforme forment un simulacre qui a pour fonction de cacher le fait que le pouvoir se trouve dans l'ensemble des règles abstraites produites par le bio-ordinateur plutôt que dans leur personne).
- **Les Diplomates**, la caste des diplomates ont, dans l'intrigue, été formés à la sociologie historique et comparée du politique et à la philosophie de Deleuze. Ils sont l'antithèse de la science politique du pouvoir qui met l'accent sur l'essence de l'Etat et l'étude de ses structures. Les Diplomates comprennent le politique dans sa relation immanente au social (Castoriadis), dans l'événement de l'Etat (son processus de formation historique) et dans les phénomènes d'imbrication du politique à d'autres structures sociales (l'économie, la famille). De plus, leur méthode est de type comparative : ils utilisent les concepts comme opérateurs d'individualisation, c'est-à-dire qu'ils essaient de voir quelle configuration particulière prend un idéal-type dans différents agencement politiques singuliers pour les différencier et les individualiser.
- **Deleuze/Castoriadis**, philosophes de la caste, ils rappellent à Dre. Saussure « l'institution imaginaire de la société » (le politique est encadrée dans le social et est produit par l'imaginaire de la société) et « l'événement de l'Etat ».
- **L'Empereur-Cyborg Jupiter II**, illustration du principe d'enchevêtrement des positions de domination politique et d'accumulation économique à travers la figure du cyborg.

- **Planètes-Basses / Familles Hollandoïdes**, reprise des concepts d'Etat familial de Julia Adams et de front de parenté de Giovanni Levi. Exemple d'idéal-type faisant office d'opérateur d'individualisation.
- **Situation Coloniale / Transaction Hégémonique Impériale**, le fait colonial est un phénomène historique et social complexe. Au lieu de l'essentialiser, il faut en dépeindre toutes les nuances et ambiguïtés. Les concepts de situation coloniale et de transaction hégémonique impériale sont des exemples de concepts qui apportent de la complexité à l'analyse du fait colonial (et peuvent agir aussi comme opérateurs d'individualisation pour différencier et individualiser la diversité des formes que ce phénomène peut prendre).

Jean-François Bayart

J'enseigne, au sein de l'Institut des hautes études internationales et de développement (IHEID) de Genève, un cours de master « Sociologie historique et comparée du politique », (SHCP pour les intimes). L'année dernière, deux étudiants, Théo Pilowsky et Edouard Zeller, me proposèrent de le valider en écrivant chacun un récit de science-fiction recourant aux concepts et aux problématiques développés dans le cadre du cours. Il en est résulté deux récits assez désopilants, et très ironiques dans leur mise en œuvre de notions que nous avons travaillées, à commencer par cette insistance de Gilles Deleuze à faire dire aux concepts non des « essences », mais des « événements » – un Gilles Deleuze dont on sait qu'il faisait lui-même grand cas de l'écriture science-fictionnelle, même si les principaux auteurs du genre le connaissent beaucoup moins bien que Hegel.

Mais, au-delà du plaisir que l'on peut trouver à les lire, ces essais de Théo Pilowsky et Edouard Zeller, écrits dans les contraintes de temps qu'impose le calendrier universitaire, s'inscrivent dans le dialogue que les sciences sociales du politique ou la philosophie nouent avec la science-fiction. On a à l'esprit divers colloques récents, ou l'ouvrage important de Jean-Clet Martin, *Logique de la science-fiction. De Hegel à Philip K. Dick* (Impressions nouvelles, 2018).

Théo Pilowsky et Edouard Zeller nous parlent, pour leur part, de formes que pourrait prendre la domination impériale grâce aux

nouvelles technologies, et dont nous voyons, à dire vrai, les premières manifestations en matière de contrôle social, non seulement en Chine mais aussi, de plus en plus, dans les démocraties occidentales, un terme que l'on est tenté de placer entre guillemets.

C'est, par exemple, l'enjeu de la 5 G que la société française s'apprête à adopter sans débat démocratique aucun, ou encore de la biométrie et de la reconnaissance faciale dont l'usage se répand en dehors de tout contrôle réel des institutions supposées compétentes. C'est ce qu'a révélé l'intrusion de Cambridge Analytica dans les campagnes électorales au Royaume-Uni et aux Etats-Unis. C'est ce que trahit aux Pays-Bas le System Risk Indication de numérisation de ce qu'il reste d'Etat-Providence, auquel le quotidien *Le Temps* vient de consacrer un article glaçant dans son édition du 5 novembre. La science-fiction offre alors un instrument d'imagination scientifique qui permet de mieux comprendre les logiques potentielles de ce que nous observons, en même temps qu'un banc d'essai pour les concepts que nous utilisons.

A mes yeux, elle a aussi l'avantage de mieux appréhender la « compénétration des durées » qui est constitutive de toute société, et que Bergson avait mise au cœur de son œuvre – une filiation philosophique dont je me réclame et qui a aiguisé le sens de l'humour de Théo Pilowsky et d'Edouard Zeller. Elle procure un contre-récit par rapport à la conception linéaire du temps politique et à l'évolutionnisme, une contribution salubre tant celui-ci demeure de rigueur dès qu'il s'agit de commenter l'actualité internationale. *Pace* la « transitologie » des politistes, et autres célébrations de l'avenir radieux de la démocratie, du marché, de l'umma ou du communisme. Enfin, la science-fiction fait éclater toute idée d'identité du fait, notamment, de la transmigration de certains de ses personnages, comme dans le Cycle du non de Van Vogt.

C'est donc tout naturellement que j'ai demandé à Théo Pilowsky et Edouard Zeller de participer à la table ronde-récital de clôture du prochain congrès de l'Association suisse d'anthropologie, à Genève, ce samedi 9 novembre, que j'ai organisée pour inciter à de nouvelles manières d'écrire les sciences sociales.

Se visio-former, une vue de l'esprit ?

Regards croisés sur l'expérience de l'université du déconfinement

Christophe Chigot et Julien Revol

Initiateur et co-fondateur du Café-lecture Les Voraces à Lyon, militant associatif et de l'éducation populaire, Christophe Chigot est un spécialiste des tréboules et des us et coutumes des Pentes de la Croix-Rousse. Il a publié avec Marc Urhy aux éditions Crefad-document "la liberté est ovale", un essai philosophique sur le rugby.

Julien Revol est acteur de l'éducation populaire depuis une vingtaine d'années. Passé d'abord par le monde des colos, il s'engage ensuite dans un lieu de vie et d'accueil social (association Les Villages des Jeunes). Il travaille aujourd'hui principalement à partir de la formation et de l'accompagnement, en œuvrant à la Turbine à Graines. Une association du réseau des CREFAD qu'il a cofondé il y a bientôt six ans.

Les auteurs de cet article ont une longue expérience de formations d'adultes non conventionnelles à finalité d'éducation populaire.

Par ce texte, les auteurs s'entraînent à la description de trois situations de formation en visio-conférence avec deux dominantes. D'une part la prise en compte du corps dans les situations de formation, d'autre part, une attention aux effets induits par le cadre institutionnel dans lequel s'inscrit la formation.

Au final, cela paraît simple à lire, mais en fait s'avère extrêmement difficile d'écrire simplement (les formateurs ont une furieuse tendance à jargonner !

Un formateur expérimenté sera étonné des mille vigilances qu'exige cette situation de formation non-présentielle et son contexte. Un formateur débutant apprendra à affûter son esprit,

ses sens, son corps pour percevoir les effets multiples et complexes de ses propres actions de formation et de leur contexte.

Le lecteur qui est parfois stagiaire de quelque formation sera surpris de découvrir tout ce qui se passe souvent à son insu dans ces situations-là...

Les auteurs font savoir qu'ils tiennent à disposition du lecteur désireux d'approfondir une bibliographie copieuse.

L'université du déconfinement, vue par l'organisateur

Après quelques semaines de confinement m'est venue l'idée d'essayer des formations en utilisant les visio-conférences afin de tenter de s'approcher le plus possible des formations qui m'intéressent soit comme participant, soit comme formateur. Je ne suis ni un grand habitué, ni quelqu'un de fasciné par ce type

de média, au contraire même, j'avais des à-priori négatifs sur la chose, mais devant un contexte de confinement qui dure et qui risque de se répéter, mon désir de poursuivre une activité de formation fut plus fort.

D'autre part, se multipliait l'utilisation des « cours » en ligne, sous divers formes – tutoriel, conférences, mooc et logiciels « pédagogiques », ... – mais il me semblait qu'une forme simple manquait dans mon environnement.

En tout cas, une volonté de créer des moments d'autoformation collective, de partage de savoirs, de dynamiques de groupe, d'alternance entre différents temps – collectifs, en petits groupes, individuels – de prise en compte de la formation comme un ensemble plus vaste que seulement les heures de cours et donc l'avant, l'après, les intermèdes, plus vaste qu'une simple transmission entre un sachant des non-sachants, des moments qui traversent là où en est chacun.e dans sa vie, dans son questionnement.

Des moments où malgré l'écran, le confinement, la distance nous pourrions continuer de poursuivre ses principes.

Quatre formations ont eut lieu :

- « Chypre, pays européen divisé » – deux heures – intervenant : Alexandre Rabot – deux participant.es. Une présentation de Chypre et de ces problématiques puis discussion d'un quart d'heure.
- « Comprendre et agir sur son organisation avec l'analyse institutionnelle », les 6 et 7 avril 2020. Quatre participant.es de 10h à 12h30 et de 14h à 17h soit 11 heures.

Des temps communs, de travail individuel (une heure de lecture le premier jour puis dix minutes l'après-midi du premier et du deuxième jour), des temps en petits groupes (deux personnes pendant une heure le matin du deuxième jour). Un contenu et un rythme proches de la formation réalisée en salle six mois auparavant à l'université catholique de Lyon, en présenciel si j'ose dire.

- « Penser son dispositifs, comprendre ses effets », mercredi 15, jeudi 16 et vendredi 17 avril. Une formation en trois jours, composée de trois temps collectifs (en visio conférence) les matins de 9h30 à 12h30 et de temps de travail individuel ou en petits groupes chaque après-midi.

Un rendez vous de deux heures a également eu lieu une semaine après pour analyser collectivement ce dispositif de visio-formation. Une partie de cet écrit s'inspire de cette discussion.

Vue du coté d'un participant à la formation sur les dispositifs

Cette formation sur les dispositifs s'est inscrite en réponse à un contexte : celui du confinement. Ce contexte de confinement est aussi un dispositif qui a ses propres attendus, dispositions et effets. Cette formation peut donc se lire comme un dispositif local imbriqué dans un dispositif plus massif et généralisé qu'est celui du confinement. Le confinement redécoupe les espaces d'une manière inédite, et régule intensément la circulation (et la non circulation) des corps, une des stratégies (nommées) étant de mettre à distance les corps afin de juguler la diffusion de l'épidémie. Elle dispose pour ce faire de tout un arsenal juridique et de contrôle (policiers, autocontrôle par les

attestations, etc.), s'appuyant notamment sur des discours et des théories (présupposés médicaux, visions du rôle de l'état, etc.), et vecteur de représentations (le corps de l'autre comme vecteur de danger, ainsi que son propre corps notamment). Une des dispositions légales est l'interdiction de la formation en présence.

La mise en place de formation à distance (une formation où les corps sont à distance) est un choix : celui de pouvoir continuer à se former au sein de ce dispositif de confinement, mobilisant alors l'outil technologique de la visioconférence (zoom, par exemple). Cette contrainte sur les corps posée par le dispositif-confinement, est alors appréhendée comme une opportunité d'expérimentation : qu'est-ce que ça donne une formation à distance ? Elle est une forme d'acceptation de la régulation de la distanciation des corps, tout en opposant une forme de résistance à l'isolement des personnes (qui est un effet inhérent au dispositif-confinement). Ce qui pose d'emblée quelques questions pouvant mettre à l'essai les préalables de ce dispositif-formation : Peut-on répondre à l'isolement des personnes en acceptant le maintien des corps à distance ? Ou plus loin, dans quelle mesure peut-on séparer la personne de son corps ? Ou plutôt, quel est le processus de subjectivation que propose ce dispositif ? (car si nous suivons Agamben, chaque dispositif propose son propre processus de subjectivation). Et pour ce qui concerne plus précisément la formation : dans quelle mesure est-il possible de se former sans engager son corps en présence d'autres corps ?

Si l'on veut tenter d'être plus exact, il y a une forme de présence partagée des corps qui est proposée dans cet espace commun numérique. Elle l'est par l'entremise d'un écran sur lesquels sont disposés les parties de corps des participants qui ont leur caméra ouverte et sont dans le champ de cette caméra. L'image découpée de ce corps est la plupart du temps réduite au visage et à la voix : elle est un bout d'image la plupart du temps d'un corps assis et solitaire (dans son espace) regardant son écran (puisque c'est là où la formation se déroule). Visage et voix qui apparaissent aux autres comme reflet. Reflet qui est à la fois celui des personnes, mais qui en même temps n'est pas la personne. La représentation numérique des corps est un pâle reflet dans lequel s'amoindrit le grain de la peau et de la voix, la disposition énergétique des corps, leurs styles, leurs façons de se mouvoir, les façons dont ils sont affectés. Les corps perdent leurs reliefs. L'espace numérique de l'apparaître des corps est un espace lissé. Dans cet espace lissé je me laisse moi-même moins affecter par les autres corps et les autres voix. Je me laisse moins altérer (devenir autre), je reste davantage à mon endroit. Il me semble par là-même que je perds une dimension de ce que propose pour moi la formation : le devenir-autre de moi-même. Devenir-autre qui ne semble pas possible sans la possibilité d'être affecté. Mais, dans cet espace lissé où les affects sont aplatis (mais pas inexistant), il me semble que cela peut a contrario favoriser chez moi la concentration sur le contenu, sur les informations qui circulent, sur les énoncés. Il y a quelque chose de l'énonciation qui se perd dans ce dispositif (le bruissement du singulier), et qui semble opérer la possibilité

d'une centration plus forte sur l'énoncé lui-même. Et il me semble que dans cet espace lissé le conscient est plus mobilisé que l'inconscient, le su est privilégié sur l'insu, plus propice lui aux effets de bruissements et de corporéités engagées sur une même scène.

Quand je vais dans une formation en présence, j'opère un déplacement de mon corps. Ce temps de déplacement est un espace de seuil : à la fois déjà dedans, et encore en dehors de la formation. Ce temps de seuil facilite pour moi la disponibilité nécessaire pour « entrer » en formation. Et tout cela me demande un temps et un effort (effort d'organisation, financier, énergie de s'arracher de chez soi, aménagement d'un temps entièrement dédié, etc.) qui prépare le terrain de mon implication. Ce déplacement du corps me prépare aussi à d'autres déplacements d'ordre symboliques inhérents à tous processus d'apprentissage. Je perds mes habitudes en me retrouvant dans un autre lieu. Il me semble que ce changement de lieu, et cette forme d'inconfort qui en résulte, me dispose à des déplacements de regards propice à l'action de se former. Enfin, mettre des corps en présence dans un même lieu crée un commun d'expérience, de sensations, mais tissé aussi d'imaginaire et de symbolique, qui est fertile pour la dynamique de groupe, ingrédient du faire formation. La formation à distance opère de nouvelles géographies. Elle permet avec une facilité déconcertante de mettre en présence en un clic des personnes située à des endroits très éloignés (ici, au vu des participant.es, une belle diagonale allant de Milan à l'Irlande). Elle situe, avec un haut niveau de praticité, dans un même lieu

virtuel et sans aucun déplacement, des personnes qui opèrent à partir de leurs lieux habituels (chez eux, ou à leur travail). Il y a quelque chose de très économe et extrêmement efficace qui ouvre des possibilités de se retrouver avec peu d'effort à partir de son canapé ou de son bureau, et aussi une possibilité accrue de constituer et faire vivre des réseaux d'affinités, de sensibilités, d'intérêts, de curiosité communs, au-delà des territoires concrets (ceux dans lesquels nos corps physiques s'inscrivent), et ce dans la mise en jeu de territoires virtuels. Sans que le corps réel se frotte au monde (physique), en faisant fi des distances, un espace commun s'ouvre, sans autre seuil que celui du temps de l'allumage du logiciel. Un seuil très court donc, mais qui opère une césure bien moins nette que la formation en présence, puisque la formation à distance s'inscrit davantage dans le continuum d'une vie ordinaire, habituelle, ne serait-ce que parce qu'elle se fait à partir d'un chez soi. L'entrée en formation est simplifiée, mais les déplacements (de tous ordres) sont très amoindris, la possibilité d'implication aussi. Et en un clic retour l'ensemble des corps disparaissent, et je reste seul avec le mien, sentiment d'isolement accru après ce moment de partage.

Qu'est-ce que j'engage quand je m'engage dans un espace virtuel ? Qu'est-ce que je mets en gage dans ce dispositif formation ? Si ce n'est mon corps dans l'agora commune des autres corps, et les efforts que j'ai fait pour le porter dans un autre espace physique autre que celui de mon espace de vie ordinaire (un espace extra-ordinaire, tiens !), c'est au moins mon image, mon reflet, et mes énoncés. Je reconnais la praticité de la mise en place de ce dispositif, et la possibilité que cela offre en réponse

à un contexte de confinement, comme celle de se retrouver facilement pour traiter de questions précises à partir de milieux restreints, et se mettre au travail collectivement. Je n'ai pas eu le sentiment ces trois jours de perdre mon temps, je me suis formé, au sens où j'ai appris et cela a opéré des déplacements chez moi. Je me méfierai cependant des effets d'habitude que cela peut créer dans ce moindre effort, cette forme de confort, ce moindre engagement et implication qui rendrait possible le fait de se former avec nos corps à distance. Il y a quelque chose qui joue de l'ordre du technococon dont parle Damasio, qui émousse nos possibilités de vivant dans ces expériences virtuelles. Nous sommes dans une période politique où la question du corps est pour moi centrale. Il nous faudra trouver de nouvelles manières de résister aux biopolitiques, dont de puissants effets sont notamment de nous pousser à la numérisation de nos existences. Il s'agirait donc de s'appropriier les usages du numérique, notamment dans la formation, sans trop céder aux mirages des facilités qu'offre la virtualité des espaces.

Ce que change la visio-formation du point de vue du formateur

- **des têtes non spatialisés, plutôt que des corps dans une salle**

La visio-conférence, ce sont des têtes dans des cadres disposées selon le bon vouloir de l'application.

- **le regard**

Il n'y a que des regards pour la totalité et nul possibilité de se tourner vers une personne en particulier, lui adresser un sourire, un geste, juste pour elle. Le corps est absent et les relations interpersonnelles non verbales sont quasi impossibles. Nous pouvons dire à qui nous parlons, « je suis d'accord avec toi, Caroline », faire des gestes d'approbation ou de doute mais sans sûreté qu'ils ont été reçus. Nous pouvons également envoyer des « messages privés » avec toute la non-transparence vis-à-vis des autres que cela créé.

- **la prise de parole**

Elle est délicate pour tout le monde. Le dispositif créé une appréhension. On comprend vite, du fait des décalages entre chaque ordinateur et de la non-corporalité qu'il faut être prudent pour ne pas s'interrompre tout.es, sans cesse. Cette prudence provoque assez souvent de la timidité à parler, empêche des prises de parole spontanée. Nous enlève donc une partie de la formation. Des silences difficilement interprétables durent.

- **les pauses et les fins de journée**

Lors de chaque pause, c'est un retour pour tous au chacun.e pour soi. Pas d'échanges informels, de relations interpersonnelles, de discussions qui pourraient être réinvesties directement dans la formation.

De même, les discussions de fin de journée de formation, dans la salle, pour ceux qui rentrent ensemble. Une participante, par exemple, regrettait de ne pas prendre le tram avec ses copines en

fin de journée pour recueillir leur impression, se faire expliquer un truc, ...

- **Une formation dans les maisons avec une variété de dérangements nouveaux**

Depuis notre écran nous apercevons un « bout de chez soi » de chacun.e des participant.es. C'est intéressant car la réalité de chacun.e et le hors-salle font partie de la formation.

Cependant suivre une formation depuis chez soi, ce n'est pas la même chose et ce n'est pas la même chose pour tout le monde. Qui est au calme, qui co-habite (surtout en période de confinement), qui est interpellé.e, ne veut pas se faire entendre, a du bruit qui interfère.

Nous apercevons des passagers clandestins. Écoutent-ils ? Peut-on les faire intervenir ?

La formation reste un moment à part mais entre plus fortement en résonance avec une partie de la vie quotidienne.

Ceci est augmenté par la présence de l'ordinateur - ou courriel et autres comptes de réseaux sociaux a porté de click, se manifeste même chez certain.e - et du téléphone que l'on peut plus facilement apercevoir à l'abri du champs de vision de la caméra. Beaucoup de sollicitations qui épuisent plus que d'habitude, y compris dans la réticence à ne pas les consulter...

- **L'augmentation du pouvoir du formateur notamment liée à la technique**

L'application « zoom » dans son utilisation standard propose à l'organisateur un certain nombre de prérogative qui accroissent sa toute puissance. Rendre muet quelqu'un, mettre fin à la réunion pour tout le monde, permettre ou non le partage d'écran, expulser quelqu'un grâce à un simple click. Le pilotage de la formation est augmenté par la technique.

Et puis après quelques formations réalisées, le formateur gagne en agilité, augmente son décalage d'aisance avec certain.es participant.es.

Nous devons nous méfier – encore plus ! - de nous même et de l'effet que cela produit sur les participant.es si nous souhaitons introduire une part d'autoformation collective dans nos formations.

Des corps absents, des relations inter-personnelles difficiles, des moments réduits aux seules heures de formations, décidément il en manque beaucoup pour jouer avec une dynamique de groupe, en profiter pour rendre le savoir partageable. Le groupe se cache derrière une série de portraits télévisés. Nous n'entendons plus son bruissement effectivement.

Nous avons des difficultés également à situer chacun.e des participant.es. Où en sont ils ? Sont-ils en difficulté ? S'ennuient-ils ?

L'épisode de “la disparition” illustre bien ceci.

La disparition

Après une présentation d'un travail réalisé par M. la veille en petit groupe, puis quelques remarques sur ce travail, M. disparaît des écrans. Son coupé, caméra éteinte. Incompréhension puis stupeur puis gêne dans le groupe de participant.es à cette formation en « visio-conférence ». Messages privés d'un des formateurs – « M., pause ou bug ? » puis « M., ça va ? » – sans réponse. La discussion se poursuit mais s'interrompt assez vite. « Et M. ? ». Coup de téléphone d'une participante, M. réapparaît pendant les sonneries.

M. : « bon je n'allais pas vous prévenir parce que je vais au toilettes, non ? »

La formation reprends...

Une « visio-formation » laisse de grandes zones aveugles sur lesquelles il est encore plus difficile d'agir que d'habitude, l'habitude étant par exemple une salle de formation. Dans une formation « en présence physique », une meilleure visibilité du corps, du visage, une plus grande communication interpersonnelle y compris non verbale, m'auraient donné des indices. Et puis, quelques paroles ou gestes au moment du départ m'auraient confirmé ou infirmé un doute. J'aurai pu également sortir de la salle quelque temps après, vérifier que tout va bien, tenter de comprendre un problème. Mais là rien. Juste un carré devenu gris avec des icônes représentant un micro et une caméra barré de rouge pendant de longues minutes.

Une inquiétude qui se diffuse dans le groupe...

Et puis un petit quelque chose qui reste après, malgré la phrase d'explication de M., et si quelque chose c'était passé ? Et si même d'autres choses de ce types c'étaient passées, sans que l'on s'en rende compte ?

La distance revient. Une distance qui créé de l'impossible, qui inquiète finalement. D'ailleurs, être formateurs en visio-formation, c'est se demander encore plus souvent et plus fortement que d'habitude si ça fonctionne, si le groupe suit, si quelques-un.es sont perdues, gêné.es, avec un plus grande difficulté à le vérifier, sauf à passer par une répétition de demande... qui pourrait finir par inquiéter les participant.es. Donc on se tait et on cherche des signes dans cette petite focale.

Il y a bien ici quelque chose à inventer pour diminuer ce point aveugle.

Christophe Chigot, texte écrit au troisième jour de la formation sur les dispositifs

Ce manque de relation entre les personnes participantes à la formation crée de la prudence dans la prise de parole, dans la prise de position et peut-être encore plus du côté du formateur.

Ce retrait peut être intéressant mais il semble trop subit pour en faire quelque chose.

La question serait peut-être celle de la recherche de l'outil convivial ou pour le moins non-convivial possible... Prévenir des biais de l'outil, jouer avec au début d'une session afin que chacun.e se l'approprie et puis le tordre, lui adjoindre d'autres types de médias (écrit par exemple), le découper, organiser des « retours-dans-le-tram » entre les participant.es, des « on-mange-ensemble » tout.es et même avec les cohabitants de chacun.e.

Bref, il y du boulot encore...

Enfin, il est tout de même à souligner que cette déterritorialisation suspendue permet

- **l'apparition d'invités** avec une grande facilité. Il serait facile d'organiser, y compris à l'improviste, des apparitions de témoignages ou d'apports spécifiques réalisés par des intervenants.
- **de l'échange de documents** qui semble plus facile vu que la plupart des personnes les stocke sur leur ordinateur, les rendant ainsi facilement partageable en direct.

Une partie de ces pratiques serait à réinvestir dans les formations « en salle ».

« Rien n'est plus étrange que l'hétérosexualité, rien n'est moins compréhensible » - Variations sur Mario Mieli
Par une bande de chats homosexuels fous d'amour pour le communisme

Revue en ligne Trou noir n°3 – mars 2020

« Oui, je suis persuadé que tous les êtres humains sont homosexuels ; je suis tellement de cet avis qu'il m'est difficile de comprendre qu'on puisse être d'un autre. »

Georg Groddeck, Le livre du Ça

1. Rien n'est plus étrange que l'hétérosexualité, rien n'est moins compréhensible. On regardera sûrement avec un peu de peine, dans des temps plus libres et plus véridiques, les pauvres hommes qui tant d'années se sont mutilés en pure perte. L'homosexualité n'est pas seulement une pratique sexuelle, c'est avant tout un point de vue partial et orienté qui vise à une compréhension de la totalité : un gay savoir. Il n'est par exemple vraiment pas difficile, depuis un tel point de vue, de voir en tout hétérosexuel une folle *férocement* refoulée. Tout, y compris la violence contre les pédés, se comprend à partir de là. L'hétérosexualité pour le coup n'est pas un goût, une préférence, encore moins, bien sûr, une nature, c'est un régime politique fondé sur la répression de soi et des autres. Si elle était une nature, on expliquerait

*Ce texte est publié avec l'autorisation de la revue en ligne Trou Noir que nous remercions : trousnoir.org
Il est intitulé dans le numéro 3 de la revue « Pour un communisme gay », mais nous avons préféré le sous-titre pour notre titre dans Efadine.*

Trou noir paraît tous les 28 de chaque mois et se présente comme une revue de dissidence sexuelle : « Il est toujours compliqué de prévoir à l'avance la suite des événements. D'autant que la séquence temporelle dans laquelle nous sommes (des mouvements de révoltes partout dans le monde, la montée en force d'un néo-conservatisme fascistoïde, la catastrophe écologique qui devient sensible, etc.) semble échapper à nos vieilles catégories de pensée et d'analyse. Plutôt que de céder à la panique qui ne produit jamais rien de bon, plutôt que de se faire avoir par les discours apocalyptiques ambiants, il s'agit bien de se poser, de prendre le temps de penser, de farfouiller le passé, et de se demander à quoi pourrait ressembler un avenir désirable. Nous avons besoin de bien comprendre ce qui se passe actuellement, de mettre les bons mots dessus, pour ne plus mettre toute notre énergie à combattre des moulins à vent qui nous semblaient pourtant si menaçants. Ce qui nous a donné envie d'agir, c'est de voir à quelle point les luttes LGBT+ et féministes étaient les idiots utiles de la partition du monde entre « progressistes » et « conservateurs ». Mais voyant les « progressistes » devenir de plus en plus autoritaires, et les « conservateurs » se convertir au néolibéralisme, nous nous sommes rendus compte que la distinction ne tenait plus. »

mal que l'orgasme de la prostate soit infiniment plus intense que l'éjaculation. Et si elle était un goût, une préférence, on ne comprendrait pas l'humiliation qu'ils font subir aux femmes et la prégnance de la misogynie. « C'est parce que les hommes hétérosexuels reconnaissent dans les femmes cette féminité qu'ils tentent depuis l'enfance de cacher et de refouler qu'ils les « aiment » si péniblement ». Le but de la lutte pédé n'est par conséquent pas la reconnaissance d'une identité mais la pratique de l'universalisme concret qu'est le désir homosexuel. En cela donc le combat ne fait que commencer, et aucune des pseudo-avancées « sociales » n'y a rien changé. Celui qui trouve très bien, *puisque c'est mon choix*, que je puisse être pédé si je veux, manger de la merde, me travestir, mais que, *par pitié*, je ne le fasse pas chier, est un adversaire politique, un libéral. Le désir homosexuel n'est pas un particularisme, c'est un universalisme. Peut-être l'un des seuls qui soit acceptable. « La psychanalyse définit les premières manifestations de nature érotique comme « indifférenciées », ou en tout cas comme peu différenciées. Autrement dit, pour l'enfant, le choix objectal serait davantage dû aux circonstances qu'au sexe – et les circonstances, au cours de la journée, ne cessent de changer. Toutes les petites filles sont aussi des gouines, tous les petits garçons sont aussi des pédés. » Il ne faut pas avoir lu beaucoup de psychanalyse pour savoir que la jalousie, par exemple, ne cache que le désir, à travers la femme, de coucher avec l'amant. Il suffit aussi d'observer l'homosocialité généralisé pour comprendre comme celle-ci camoufle un désir de coucher ensemble, entre hommes. De même qu'il est évident que lorsque les mecs se tapent dessus à la sortie des matchs de foot, ils

subliment le désir qu'ils ont l'un de l'autre. C'est jusqu'au modèle de la femme-type, celle du défilé de mode ou de la publicité, puisqu'elle fut habillée et relookée par des gays (majoritaires dans ce milieu), qui trahit le fantasme de l'hétérosexuel pour les hommes. Les pédés révolutionnaires, affirmés, sont les seuls qui peuvent, dans un premier temps, révéler le désir refoulé chez les hétéros. Le but du mouvement pédé n'est pas la libération homosexuelle, mais la libération de l'homosexualité latente contenue chez tous les hétéros. Il y a tant d'anus à desserrer que cela peut sembler à première vue décourageant et épuisant... il nous faudra bien du courage, camarades !

2. Prenons un militant de gauche, même extra-parlementaire : derrière la revendication de la plus grande tolérance se cache le plus grand désir d'être un protecteur. Les gauchistes aiment les pédés parce qu'ils les font rire, qu'ils se trouvent plus classe en fréquentant un pédé, c'est de l'autoérotisme, cela fait démocrate, *open and smart*. Il suffit d'avoir traîné quelque temps au bar Le Saint-Sauveur à Ménilmontant, d'avoir observé dans ce bar antifasciste plein de testostérone, les mecs les plus virils danser maladroitement dans un jeans serré qui moule joliment leurs queues, pour comprendre comme « le virilisme n'est rien d'autre que l'encombrante introjection névrotique, de la part de l'homme, d'un désir homosexuel très fort et censuré pour les autres hommes. Le virilisme gêne et durcit l'être humain de sexe masculin et le transforme en une rude caricature du mâle. Il n'y a rien de plus ridicule et fondamentalement fragile qu'un hétérosexuel viriloïde qui affiche sa propre puissance, violente

et « absolue », et qui, ce faisant, se nie autoritairement elle-même, ainsi que la « femme » et la folle qui est en lui, et se fait policier du système phallophore. Il n'y a rien de plus faible qu'un mâle viriloïde qui craint l'impuissance et la castration, justement parce qu'en réalité, en tant que mâle « absolu », il est déjà un être humain mutilé. » Mais ils ne veulent surtout, les petits hommes, que l'on touche à leurs anus, que l'on remette en cause leurs virilités de petits poulains. Mieli répond à un militant : « Cher camarade, tu ne t'es jamais demandé pourquoi ça te fout tellement les boules quand on te pose la question de ton désir homosexuel ? De ta foutue homosexualité ? Et ne viens pas me dire : « Toi tu es libre de t'occuper de tes oignons, mais ne t'occupe pas des miens », alors que toi tu n'es pas libre de me désirer, de faire l'amour avec moi, de jouir de la communion sensuelle de nos corps, alors que tu exclus d'avance toute possibilité d'avoir un rapport sexuel avec moi. Si toi, tu n'es pas libre, comment je peux être libre, moi ? La liberté révolutionnaire n'est pas un fait individualiste, c'est un rapport de réciprocité : mon homosexualité est ton homosexualité. Et les paillettes ne sont ni exagérées ni violentes, comme n'est ni exagéré ni violent mon désir de jouir de ton homosexualité, de notre homosexualité, *cher camarade*... » Il ne s'agit pas de culpabiliser les hétéros, de les faire devenir des flagellants qui, avec un volontarisme de caserne, chercheraient à tout prix à se débarrasser de leur désir pour les femmes pour correspondre à une idéologie politique. Le terrain de la lutte, c'est la liberté, pas la culpabilité. La culpabilité n'a jamais libéré personne de rien et bien au contraire, elle produit très souvent des réflexes

d'animal blessé. Comme le disaient les féministes milanaïses, la liberté est la seule voie pour parvenir à la liberté.

3. Prenons un autre exemple : *l'etero-checca*, que nous traduirons par *hétéro-pétasse*. Il est toujours fascinant de constater comme certains hétéros adorent se faire passer pour des pédés, comme cela comble un infini désir d'être au centre de l'attention, de séduire, même des mecs si c'est trop difficile avec les filles, de cultiver l'ambiguïté, pour ne finalement jamais lâcher le contrôle parfait de leurs petites *personnes* (c'est-à-dire, comme l'indique l'étymologie, leurs masques). « Le phénomène des hétéro-pétasses doit être considéré comme étant ouvertement connecté à la sublimation de l'homoérotisme. Un hétéro-pétasse est un hétérosexuel qui, alors même qu'il n'est pas conscient de la composante gay du désir et qu'il n'a pas de rapport homosexuel, a toutes les attitudes (pour ne pas dire le savoir-faire) d'une folle. » Le capital, et l'homme-capital qui va avec, peut tout à fait mimer une homosexualité diffuse comme ultime arme pour maintenir le statu-quo de l'hétérosexualité. La marchandisation de l'homoérotisme fut une attaque en règle, d'une efficacité sournoise, contre l'inquiétante généralisation du désir homosexuel. « Le capital libéralise le désir en le canalisant dans un cours consumériste. Loin de se libéraliser effectivement, l'homosexualité joue un rôle de premier plan dans le spectacle capitaliste totalitaire. Aujourd'hui, il n'y a pas de manifestations « artistiques » *à la page* qui ne tiennent plus ou moins compte des contenus homoérotiques du désir. » L'hétéro-pétasse témoigne de cette lâcheté proprement libérale

qui ne libère en vérité rien d'autre que de nouveaux terrains pour la valeur d'échange. Lorsque le capital fait de l'homosexualité une mode, comme le féminisme, un « nouveau thème » à intégrer dans l'industrie culturelle, cela ne signifie pas qu'il y ait un changement réel de mœurs, il y a seulement un rayon de plus qui s'est ouvert dans le supermarché. Il n'y aura pas de changement de mœurs sans une sortie effective de l'économie, tout simplement parce que les mœurs hétérosexuelles sont solidaires du capital. Lorsque le capital se dévalorise, après 1971, il ne se maintient que par le crédit et la spéculation. Il réinvestit donc de nouveaux thèmes théologiques sécularisés, et perdure à travers un renforcement de son système symbolique. Il ne faut donc pas croire que la libéralisation de l'homosexualité, son acceptation, sa normalisation, soit autre chose qu'une manière de rassurer le système symbolique hétérosexuel. Les homos, c'est bien connu, on leur fait un quartier chic, des boîtes à partouze, ce sont aussi d'excellents vendeurs de fringues, ils font le travail reproductif aussi bien que les femmes, sauf qu'ils ne se mettent jamais en congé maternité, et, au moins, ça permet de rester entre mecs. Les hétéro-pétasses, dans ce contexte, incarnent subjectivement une forme d'économie qui a pris un essor massif après la fin de l'*étalon-or*, une phase que l'on peut espérer transitoire. Ils projettent sur les pop-stars gays leurs propres désirs refoulés, et cette projection autorise le *statu quo*. « Les rues de Londres pullulent de jeunes couples hétérosexuels, vêtus, maquillés et coiffés comme leurs idoles carnivores gays, mais il s'agit toujours de couples hétérosexuels et – mis à part de rares exceptions qui viennent confirmer la

règle – ils demeurent tels. » Hétéro-pétasse, encore un effort pour être révolutionnaire.

4. La lutte des pédés révolutionnaires, ceux qui combattent pour la libération des gais désirs refoulés, rejoint celle des féministes qui luttent contre la domination machiste et les violences sexuelles. « La contradiction homme-femme et la contradiction hétérosexualité-homosexualité s'entremêlent : si un gay de sexe masculin se comporte de façon antithétique par rapport à la Norme hétéro, qui fait fonctionner le système, elle demeure toujours, *volens nolens*, plus ou moins consciemment, liée au phallocentrisme qui fonde le système. » Si la misogynie homosexuelle n'est pas à nier, et constitue sûrement le pire péril qui doit inquiéter tous les homosexuels, elle est moins présente chez les pédés qui acceptent leurs féminités. C'est la répression de notre féminité, de notre désir d'être des folles, qui induit la misogynie. Nous avons donc, en tant que pédés, à apprendre à assumer au grand jour la féminité que certains d'entre nous ont refoulée pour endosser le rôle de « personne sociale » acceptable et reconnaissable dans les codes de la Norme hétérosexuelle. Nous pouvons accepter notre féminité à l'extrême même, reprendre les stéréotypes féminins les plus éculés, devenir diva, tout en sachant parfaitement que tous ces stéréotypes, tous ces rôles, n'ont en vérité absolument aucun sens. Nous partageons avec les femmes l'expérience d'avoir été considérés, ne serait-ce qu'une fois, comme un « trou, comme un objet sexuel sur lequel l'homme, convaincu de sa « supériorité », défoule un désir médiocre, névrotique et égoïste ».

Ceux qui veulent « essayer pour voir », et dont finalement « ce n'est pas le truc », ne s'abandonnent pas en réalité à une relation érotique avec nous mais veulent simplement confirmer, dans une baise machinale, combien leur ego est bel et bien *actif*. Le rapport des mâles hétéros avec les femmes ne pourra changer que lorsqu'ils auront appris à changer leurs rapports avec les autres hommes. « Pour l'heure, du point de vue sexuel (mais pas seulement), ils souhaitent faire aux femmes ce que, à cause du refoulement de l'homosexualité, ils ne toléreraient jamais qu'on leur fasse : ils veulent baiser les femmes et ont horreur d'être baisés ; ils jouissent tranquillement en éjaculant sur la gueule des femmes, mais ils éprouvent le plus grand dégoût à la seule idée qu'un autre homme leur gicle sur la gueule... Tout cela fait partie de l'inégalité hétérosexuelle et de son absurdité. Pour l'heure, du point de vue de la révolution, les mâles hétéros représentent encore trop le capital, l'ennemi, l'exploitant, l'aliénation. Seule la lutte des femmes peut les changer. Seule la lutte des homosexuels et seul le plaisir gay peuvent les faire devenir, eux aussi, pédés. Certains mâles commencent à s'en rendre compte : *ah bon ?* ». Nous souhaiterions « une grève sexuelle à outrance » des femmes à l'égard des mâles hétéros, la création de rapports neufs et totalisants entre femmes, et, donc, la complète libération de l'homosexualité féminine. « Ne faites plus l'amour avec les hommes, faites l'amour entre femmes, faisons l'amour entre nous », voici la proposition gaie que nous faisons aux femmes. Il s'agit d'une proposition doublement intéressée (et intéressante) : si d'un côté nous sommes intéressés à approfondir notre rapport gay avec les femmes, de l'autre nous sommes intéressés à ce

qu'elles nous laissent à disposition tous les mâles hétéro... Ce sera un beau divertissement ! » Il est toujours amusant de voir une féministe pointilleuse sur les rapports homme-femme, ne pas se questionner une seconde sur son homosexualité réprimée. C'est peut-être pour ça que Mona Chollet est dans le hit-parade juste à côté de Zemmour, ça rassure sur soi-même, ça n'inquiète personne, on est bien au chaud, c'est parfaitement safe, lorsque l'on reste chez soi. Courage camarade, *get rid of yourself* ! Il est peut-être un peu idéologique de dire que « le féminisme c'est la théorie, le lesbianisme, c'est la pratique » (T. Grace Atkinson), mais ça devrait tout de même titiller les féministes-yoga qui adorent prédire la subversion dans les cheveux gris comme dans du marc à café. « Pour ma part, si vraiment je croyais aux avant-gardes, je dirais que l'avant-garde de la révolution sera composée de lesbiennes. Dans tous les cas, la révolution sera lesbienne. »

5. À force de trop parler de « néo-libéralisme » et de « biopolitique », bref à force de trop parler le Foucault depuis les chaires universitaires, on en a presque oublié de parler du Kapital, de la valeur d'échange, de la réification. C'est donc en toute cohérence que les artistes féministes les plus radicales éclairent de néons les défilés Dior (voir Claire Fontaine¹). On a tellement commenté la « production de subjectivités » que l'on a envoyé balader une analyse de la production capitaliste. De la même manière que pour les identités, le problème n'est pas la redistribution de la richesse mais bien sa production. Il y a en ce sens une solidarité secrète entre une critique

catégorielle du capitalisme, donc du travail et de l'économie, et une critique des identités femme-homme, hétéro-homo. Seuls ceux qui conçoivent le capitalisme comme un vampire de la « bonne économie », un parasite qu'il suffirait, on ne sait comment, d'éliminer d'un organisme autrement sain, verrons dans l'obtention de nouveaux droits une *Libération**, dans la protection étatique un progrès et dans la revendication d'un revenu garanti un combat émancipateur. « Tolérer la minorité homosexuelle, sans que la majorité remette en question le refoulement du désir homoérotique qui la caractérise, signifie reconnaître aux « différents » le droit de vivre, précisément, en tant que « différents » et donc à la marge. La marginalisation favorise l'exploitation, hautement lucrative, des homosexuels par le système qui les marginalise. » Le procès d'anthropomorphose du capital, tel que le jeune Camatte, celui d'avant 1974, l'avait appelé, désigne précisément l'extinction de la lutte sur le terrain désormais caduc de la « politique ». Lorsque le capital se fait homme, il ne se satisfait pas de soumettre l'individu à sa rentabilité mais investit l'intériorité pour réduire l'homme au rôle de « personne sociale ». Dans une telle redistribution de l'antagonisme, la politique n'est que l'autre face du capital, et ne constitue en rien un enjeu de lutte pour le mouvement révolutionnaire. « Moi, je pense que les homosexuels sont révolutionnaires aujourd'hui s'ils ont dépassé la politique. La révolution pour laquelle nous nous battons c'est aussi la négation de tous les rackets politiques machistes (fondés, entre autres, sur l'homosexualité sublimée), en ceci qu'elle est négation et dépassement du capital et de sa politique qui s'infiltrant

dans tous les groupes de la gauche et qui les caractérisent, les soutiennent, et les rendent contre-révolutionnaires. Par ailleurs, mon trou du cul ne veut pas être politique parce qu'il ne se vend à aucune forme du racket de gauche en échange d'un peu de « protection » politique et opportuniste dégueulasse. Le trou du cul des « camarades » de gauche sera révolutionnaire lorsqu'ils auront appris à en jouir avec les autres et lorsqu'ils cesseront de couvrir leur derrière avec l'idéologie de la tolérance pour les pédés. Tant qu'ils continueront à se cacher derrière le paravent de la politique, les « camarades » hétérosexuels ne sauront jamais ce qui se dit dans leur dos. Les vrais révolutionnaires, cessant d'être des politiciens, seront des amants. » Continuer le jeu de la politique, c'est confirmer notre statut de victime, c'est parler la langue des chiffres, de la statistique, bref, la langue pourrie de la sociologie. Nous n'avons pas besoin de rajouter une case sociologique, nous avons besoin d'abolir toutes les cases. S'il est vrai que « la dure persécution de l'homosexualité nous a amenés, nous autres gays, à nous attacher à notre *identité* d'homosexuels : pour nous défendre et pour nous affirmer, il nous fallait avant tout savoir résister, savoir être homosexuels », ce n'est désormais plus chose nécessaire. On s'attache à son identité comme d'autres s'attachent à la nation – prenons l'air, désertons, exilons-nous de nous-mêmes. Faisons de la liberté une pratique de tous les jours. Lorsque nous nous identifions au rôle de la victime, nous ne faisons que confirmer le pouvoir de l'opresseur. Rien n'est plus rassurant pour un régime que d'avoir des victimes qui se reconnaissent comme telles : les choses sont tellement claires que c'est la Mag-Light policière

qui donne la visibilité. « Les homosexuels révolutionnaires ont décidé de ne pas s'accommoder du rôle de victime et ont commencé à refuser, une fois pour toutes, d'être les exceptions qui confirment la règle. Il s'agit, pour nous, de rayer pour toujours la Norme qui nous dégrade et nous opprime. La victimisation n'est jamais plus suffisamment gratifiante, car, en définitive, elle ne l'a jamais été (même si cela valait encore la peine d'écrire une *Martyrologie de la folle* détaillée). Nous entendons jouir librement, sans interférences, aussi bien de notre homosexualité et de celle d'autrui que de nos tendances masochistes (et de celles d'autrui). » Cela pourrait être un beau jeu que de s'adonner enfin à la destruction de la tolérance répressive du capital. Un beau jeu qui prend une urgence vitale. Alors que je marche complètement défoncé dans les rues de Paris, mon goût pour la communauté humaine prolonge mon goût pour le monde – et je désire le gay communisme.

https://www.dior.com/fr_fr/mode-femme/defiles-pret-a-porter/folder-defile-pret-a-porter-automne-hiver-2020-2021/collectif-claire-fontaine

*Et pour poursuivre, un livre recommandé :
Au-delà de la pénétration – Martin Page –
éditions Le nouvel attila – 2019*

Et si la sexualité était à réinventer ?

Et si le corps était un territoire à redécouvrir ?

Et si pénétrer c'était passer à côté et fuir ?

Et si la sexualité n'était plus regardée comme un sport olympique ?

Et si on arrêta de penser qu'il y a une seule manière de faire l'amour ?

Et si on envoyait balader les normes sexuelles ?

Et si les mecs se sentaient un peu méfiants d'être des mecs ?

Et si l'ONU décrétait un moratoire sur la pénétration ?

Et si la pénétration aussi était politique ?

(quatrième de couverture par l'éditeur)

Une éducation populaire renouvelée ?

Julien Revol

Julien Revol est acteur de l'éducation populaire depuis une vingtaine d'années. Passé d'abord par le monde des colos, il s'engage ensuite dans un lieu de vie et d'accueil social (association Les Villages des Jeunes). Il travaille aujourd'hui principalement à partir de la formation et de l'accompagnement, en œuvrant à la Turbine à Graines, une association du réseau des CREFAD qu'il a cofondée il y a bientôt six ans.

La notion d'éducation populaire semble aller de soi. Cependant, elle renvoie à une myriade de pratiques hétérogènes et parfois contradictoires. Cette variété est à la fois source de confusion, mais aussi signe de richesse. Pour penser ces différences, et si je les saisis dans une visée positive, des outils conceptuels permettent de distinguer les positions différentes qui s'y opèrent et peuvent nous soutenir. C'est dans ce sens que la mise en tension proposée entre « éducation du peuple et par le peuple » et « instruction » me semble particulièrement opérante. Ce qui m'intéresse est alors d'envisager ces deux postures comme deux polarités à l'œuvre dans les différents courants, les différentes organisations, et chez chacun.e des acteurs.trices de l'éducation populaire. Plutôt que de classer qui serait d'un côté, et qui serait de l'autre (sous-entendu qui serait du bon ou du mauvais côté, ou qui en serait et qui n'en serait pas, tendance binaire et morale que je trouve malheureusement souvent trop présente), je trouve plus riche et stimulant de saisir cette question dans une visée dialectique : comment cette contradiction-là travaille à différents

niveaux du champ large de l'éducation populaire ? Comment travaille-t-elle à chaque fois de manière singulière selon les milieux et les formes prises par la pratique ?

Pour penser l'actualité de l'éducation populaire, le détour historique est toujours riche d'enseignements. Car nous ne sommes pas nés à partir de rien. Et si nous ne cessons de renouveler la pratique, nous sommes aussi héritiers de notre histoire, une richesse dans laquelle puiser, et qui nous détermine aussi en partie. C'est dans ce sens que je me suis référé à Christian Maurel et son texte « Education populaire / éducation du peuple ? » (pages 17-24), extrait de l'ouvrage « Education populaire, une utopie d'avenir » coordonné par l'équipe de Cassandre/Hors Champ à partir des enquêtes de Franck Lepage, Les liens qui libèrent, 2012, 199p.

Cet article est extrait d'un ouvrage collectif coordonné par l'équipe de la revue Cassandre/Hors Champ et réalisé à partir des enquêtes de Franck Lepage. Il s'agit d'un livre

riche, questionnant l'éducation populaire, avec de nombreux témoignages historiques, des fenêtres ouvertes sur des expériences, des textes de réflexion sur le sens et les formes de l'éducation populaire d'aujourd'hui, resituée dans son contexte, à la lumière des problèmes (obstacles et opportunités) posés par l'époque. Les écrits sont accompagnés d'une iconographie très fournie (photographies, reproduction de documents d'époque), qui enrichit l'imaginaire par la perception de formes plus sensibles pour contribuer à appréhender l'éducation populaire (les éducations populaires ?) dont nous héritons.

Christian Maurel est sociologue, enseignant à l'Université de Provence. Il a été également acteur de terrain de l'éducation populaire.

Pour Maurel « L'éducation populaire naît et se développe dans une confusion qui rend difficile la perception claire de sa définition et l'identification de ses pratiques ». Dans cet article, appuyé sur une analyse essentiellement marxiste, il met en lumière une contradiction qui traverse l'ensemble de l'histoire de l'éducation populaire, en tension entre deux positions antithétiques : une éducation par le peuple et pour le peuple (pour lui l'éducation populaire) et une éducation du peuple (qui serait instruction). Même si Maurel ne définit pas cette notion de peuple précisément, tout en relevant sa polysémie qui a participé à la confusion qu'il relève, il est sous-entendu ici que peuple qualifie plutôt les fractions dominées de la population (et non la population dans son ensemble).

Cette contradiction nous pouvons la retrouver dans la double étymologie du terme éducation. A la fois « educare » qui est élever, instruire, et « seducere » qui est faire sortir (entendre ici faire sortir des places assignées, dans une logique d'émancipation). Et pour mettre à jour cette contradiction, il prend une perspective historique en jetant des coups de projecteurs sur quelques moments de l'éducation populaire. Il finit son article en proposant des perspectives pour une éducation populaire renouvelée aujourd'hui.

Rapide historique et contradictions

Il est classique de situer l'origine de l'éducation populaire au moment du rapport Condorcet (1792) qui fait suite à la Révolution de 1789, et à l'avènement d'une « nouvelle figure de l'homme » (Maurel cite ici Foucault) dépassant celle de l'Ancien Régime. Pourtant, dans ce rapport il n'est pas question d'éducation mais d'instruction, et celle-ci est « publique et nationale » et non pas populaire. Et c'est une instruction qui s'entend à la lumière d'une société définie alors par la bourgeoisie conçue comme « nouvelle universalité », elle vient d'en haut. Et s'il s'agit par l'instruction de « connaître ses droits », il n'est pas question d'en créer de nouveaux, et par là d'imaginer d'autres possibles sociaux.

Au XIX^e siècle Luc Carton (http://plus.wikimonde.com/wiki/Luc_Carton) voit l'éducation populaire comme la dimension culturelle du mouvement ouvrier. La culture est resituée alors à un autre endroit et « là où on ne l'attend pas » : dans le peuple. « Pour

le mouvement ouvrier, la culture ce sont des valeurs de solidarité éprouvées dans l'action collective, une représentation de soi et du monde, une conscience de soi comme nouvelle universalité qui se construit dans un mouvement d'émancipation, une puissance d'agir créant de nouveaux droits ». Ainsi l'éducation populaire se construit dans un agir commun transformateur qui est lutte contre les assujettissements. Elle résonne ici -pour moi- avec l'accès à l'autonomie comme capacité à se donner ses propres lois (auto nomos). Maurel note cependant que dans ce mouvement qui est organisé collectivement à partir du peuple, il y a aussi « des intellectuels, des artistes, des leaders, des créateurs » mais qui font « alliance avec le peuple » et semblent ne pas se substituer à lui.

En 1881 Jules Ferry met en place l'école gratuite, laïque et obligatoire. Ce projet ne s'inscrit cependant pas dans les logiques de l'émancipation. Il s'agit principalement de former des travailleurs adaptés à l'industrie et de cultiver le patriotisme. Dans ce projet d'instruction du peuple, nous sommes bien loin de l'éducation populaire.

Suite à l'affaire Dreyfus (fin XIX^e siècle) se multiplient les universités populaires. Mais là encore c'est le modèle de l'instruction qui domine « dispensée par des intellectuels généreux qui se pensent comme seuls détenteurs du savoir ». Il y a une négation du savoir des ouvriers alors que le discours affiché est celui de se retrouver entre égaux. De plus, ce projet est construit sur le préjugé selon lequel « le savoir et la culture sont à eux seuls émancipateurs ». Mais, s'ils peuvent modifier des trajectoires sociales individuelles, il semble qu'ils ne permettent

pas en eux-mêmes les bouleversements collectifs à même de faire sortir des logiques d'assignation et de domination.

C'est dans cette continuité que s'inscrit dans les années 1930 l'idée de « popularisation de la culture » reprise ensuite par Malraux (ministre de la culture après la Libération) dans la notion de « démocratisation de la culture ». Le PCF connaît aussi ce revirement passant d'une vision de l'éducation populaire comme construction d'une « culture alternative émancipatrice » à partir d'un rapport de lutte des classes emmené par les populations dominées, à une éducation culturelle du peuple : l'idée d'élever le niveau culturel des masses par l'accès aux richesses de la connaissance humaine. C'est dans cette seconde intention que sont créées notamment les maisons de la culture, permettant aux « travailleurs de se réapproprier cette culture dont ils avaient été dépossédés ».

Mai 68 semble marquer une rupture, avec l'émergence de tentatives « d'actions culturelles » travaillées à partir des contradictions de la société, bouleversant l'ordre des dominations, et permettant d'ouvrir d'autres imaginaires politiques. Mais l'orientation est ensuite rapidement et fortement redressée, et l'action culturelle se conforme de nouveau à sa « fonction d'appareil idéologique d'Etat » (Maurel cite ici Althusser). « Seule peut faire illusion l'animation socio-culturelle, dont les marges de manœuvre se limitent à une forme libertaire d'expressionisme culturel et politique servant de soupape de sécurité à de nouvelles classes moyennes aspirant à un monde différent ». Ce qui est dit en creux ici est que cette action dite socio-culturelle ne part pas du peuple et que cet agir

n'est pas transformateur : il ne bouge pas les lignes de l'ordre social.

Maurel finit par un constat sévère qui est celui de la faillite de la démocratisation de la culture, n'ayant servi qu'à « mieux cultiver ceux qui le sont déjà », et celle de l'école qui « institue l'inégalité d'accès aux savoirs plus qu'elle ne les combat ».

Il termine son article en ouvrant sur ses vœux pour une éducation populaire renouvelée. Il s'agit de considérer les populations les plus dominées dans leur potentialité créatrice de culture, au lieu de les river à une sous-culture de masse. Il en appelle à un « réveil critique » pour que puisse se travailler avec les différentes fractions du peuple « les formes de l'aliénation », que puisse s'élucider collectivement les rapports de domination, et construire de nouveaux savoirs et représentations. Il réfère alors à Paulo Freire (https://fr.wikipedia.org/wiki/Paulo_Freire) pour qui « les hommes s'éduquent ensemble par l'intermédiaire du monde », et en appelle à une nouvelle alliance entre le peuple, les savants prêts à « engager leur savoir », et les artistes pour qui il s'agit de dépasser le geste de faire œuvre pour un public afin de faire œuvre avec un public.

Confusions, contradictions, postures...

D'autres lectures de l'histoire de l'éducation populaire peuvent être proposées.

L'éducation populaire se compose de différents courants. Jean Bourriau¹ distingue la tradition laïque éducative (s'appuyant sur

l'idéologie républicaine qui puise ses origines dans le rapport Condorcet, avec une instruction accessible à tous), une tradition chrétienne humaniste (qui met en avant des finalités d'aide, voire de moralisation, et de lien social), et une tradition davantage issue du mouvement ouvrier (dans laquelle Maurel s'inscrit, plutôt révolutionnaire, ou en tout cas critique et subversive). Cette partition étant brossée à grands traits, les choses se compliquent dans le réel, car ces courants se rencontrent et se mêlent. Par exemple, la JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne, mouvement d'éducation populaire né dans les années 1930) est à la fois d'inspiration chrétienne et marxiste.

L'histoire se complique aussi dans les rapports entretenus avec l'Etat. Avec notamment une institutionnalisation progressive du mouvement d'éducation populaire qui conduit à sa professionnalisation et à une soumission progressive aux injonctions d'Etat (à travers notamment les dispositifs de subvention par projets), voire qui conduit l'éducation populaire à devenir agent de l'état et relais de service public (comme par exemple de nombreuses associations d'insertion professionnelle aujourd'hui qui se réclament cependant de l'éducation populaire). Une soumission aux logiques de marché apparaît aussi progressivement se traduisant par une marchandisation (relative) du secteur (appels d'offre, logique de vente de produits, de rentabilité, de gestion, etc.), et une forme de soumission aux impératifs du marché du travail (en témoigne les réformes successives de la formation professionnelle, et la manière dont elles sont parfois mises en œuvre par les organisations elles-

mêmes). Chaque organisation participe ou résiste plus ou moins à chacun de ces courants « adverses ».

L'apparition de l'animation socioculturelle est aussi un symptôme des dérives que connaît l'éducation populaire que Bourriau résume ainsi : des sujets qui animent des objets, au lieu de sujets qui s'engagent entre eux. La « dérive culturaliste » en est aussi une à travers sa logique de diffusion d'objets artistiques, en lieu et place d'un faire œuvre collectif, d'un processus de création partagés.

Il me semble que la mise en tension éducation du peuple et par le peuple / instruction est opérante en ce qu'elle détermine notamment la manière dont est saisie la question du savoir : d'où il vient ? comment, où et par qui il est construit ? comment il est transmis, ou pas ? Si nous considérons l'éducation populaire comme « des sujets qui se parlent entre eux, co-crédant des savoirs, renouvelant les représentations et leur conscience d'eux-mêmes et du monde », il faut alors refuser de soumettre cette finalité coéducative à une autre finalité d'ordre politique énoncée à l'aune d'une optique révolutionnaire.

Cela me semble d'ailleurs même contradictoire. Car engager de tels processus où les sujets sont acteurs (voire auteurs) de leurs agirs, de leurs paroles, et de ce que leurs convergences créent me semble nécessiter une position ouverte sur ce qu'il peut en advenir. Engager un processus de pensée, de questionnement, de création de savoirs partagés ne peut être soumis à un objectif déterminé d'avance qui serait ici celle de la subversion de l'ordre

social et du renversement des rapports de domination. Cela me semble supposer d'avancer à partir d'un indéterminé qui n'est pas soumis à un but (une téléologie aux allures de grands soirs), mais dont le processus est l'objectif même : pratiquer l'émancipation, plutôt que des pratiques en vue de l'émancipation ; ou dit autrement, créer quotidiennement de nouveaux petits matins.

Cela n'enlève pas le fait qu'entreprendre une démarche de coéducation dans cette ouverture et cet indéterminé là soit une démarche éminemment politique, dans le sens où elle vise notamment à réarticuler les rapports de savoir / pouvoir. Et cette démarche a aussi des effets politiques bien réels, car je suis persuadé que s'engager ensemble dans un faire œuvre commune, autour d'un agir, dans l'échange d'idées et de vécu, dans la création ou la réappropriation de savoirs, forge le sens critique et ouvre les imaginaires. Et qu'il s'agit bien alors d'un empuissantement en acte pratiqué par les sujets qui s'y engagent qui ouvre à d'autres manières de pratiquer le politique.

Les élites, le savoir...

Ce que je relève, à partir du texte de Maurel, est aussi la question récurrente de la place des élites dans l'éducation populaire (du latin « *eligere* » choisir, extraire ; donc ceux qui se choisissent, ou qui sont choisis).

Il s'agirait de faire attention aux élites éclairées (éclairées par qui ? par quoi ?), plus conscientisées que d'autres et qui s'adressent aux plus dominés, pour leur montrer le chemin de

l'émancipation. On retrouverait là, en résonance, le modèle de l'instruction (autoritaire et patriarcal/paternaliste). Maurel en appelle à une nouvelle alliance et repère dans l'histoire des moments où des intellectuels et artistes ont rejoints le mouvement ouvrier partant du peuple (à entendre ici, rappelons-le, au sens des classes dominées), et nourrissant ce mouvement là sans se l'approprier. Nous pouvons nous reposer avec lui la question de la place des intellectuels (et plus loin de leurs savoirs) et des artistes (et plus loin de leur créations) dans une démarche d'éducation populaire aujourd'hui.

Cette question me permet de mettre en tension transmission et appropriation. Et pour faire écho à Vinciane Despret (https://fr.wikipedia.org/wiki/Vinciane_Despret), ne pas envisager le rapport de savoir en terme de propriété (que je posséderai ou pas, et qu'on aurait à livrer comme un paquet inerte déposé en bas de chez moi), mais en terme d'appropriation (faire mien les savoirs que j'ai rencontrés, être en accord avec mes propres savoirs, les rendre vivants à mon endroit). Car l'addition cumulative de savoirs et de références culturelles ne permet pas de pratiquer l'émancipation, voire elle peut la brider, l'alourdir, l'empoussiérer, l'empêcher (les savoirs sont aussi vecteurs de pouvoirs comme nous le rappelle Foucault). Par contre, une fréquentation active et critique des objets culturels, et une mise en échange collectif de ce qu'a provoqué ces rencontres avec ces objets symboliques, une mise en résonance impliquée avec son propre vécu, sa propre pensée, me semble être vecteur de désassujettissement et d'ouverture à l'invention (de soi, du monde).

Et donc, s'il est important de questionner les savoirs, les situer, et interroger ce dont ils sont porteurs en terme de pouvoirs, de reproduction des formes sociales instituées/subversion des formes, il me semble aussi important de ne pas les écarter d'une démarche d'éducation populaire, ou de jouer aux censeurs (départager les bons savoirs, politiquement corrects, et les autres). Cela vient interroger encore une fois le comment, les manières d'envisager une transmission/appropriation qui ne soit pas instruction. Le terme de passeur est pour moi assez éclairant par exemple pour ouvrir à des façons de transmettre sans transmettre, qui engagent les sujets à travailler eux-mêmes leur propre rapport à ces savoirs-là, et à leurs (déjà) propres savoirs (et non savoir). Il s'agirait alors d'être aussi dans une dynamique de décentrement, de mise en tension par rapport aux références des sujets (références individuelles et collectives). Révéler les savoirs situés des personnes issus de leurs vécus, les richesses culturelles de leurs milieux, co-construire de nouveaux savoirs par la parole partagée et l'agir collectif me semble une démarche riche et nécessaire, de réhabilitation (quand les positions sont minorées, voire humiliées), et d'empuissantement. Mais pourquoi l'opposer à la découverte d'autres savoirs, d'autres représentations, la rencontre avec des objets culturels non issus des milieux concernés ? Cela me semble des démarches complémentaires plutôt qu'antagonistes.

Enfin je m'interroge sur une éducation populaire qui ne s'adresserait qu'aux fractions les plus dominées du peuple. Dans populaire j'entends plutôt peuple dans son ensemble, tout en ne

niant pas les rapports de force et de domination qui le traverse, les contradictions d'intérêt. Il m'intéresse plutôt de trouver les conditions pour travailler avec le plus grand coefficient de transversalité pour reprendre le mot de Félix Guattari (https://fr.wikipedia.org/wiki/F%C3%A9lix_Guattari), en animant le conflit et en dévoilant notamment des rapports de pouvoir à l'œuvre, plutôt que se retrouver par classe sociales, classe d'âge, classes de genre, etc. Je ne nie pas là la nécessité par moments de se retrouver entre personnes subissant des oppressions spécifiques pour en partager les vécus, en comprendre les mécanismes sans que vienne se rejouer à l'intérieur du groupe ces mêmes mécanismes (potentiellement inhibiteurs, censeurs). Mais si ce moyen peut être privilégié, voire nécessaire à des moments, il ne me semble pas opportun qu'il soit conduit en principe d'une action éducative. Cela m'emmène plutôt à m'interroger aujourd'hui sur la manière dont une certaine éducation populaire a pu effectivement s'adresser peu à peu principalement à une classe moyenne dite « cultivée » (à entendre ici comme maîtrisant plutôt les codes de la culture instituée). Et cela m'engage à travailler à diffuser une démarche ouverte dans l'ensemble des milieux sociaux et culturels. C'est, il me semble, une démarche à l'œuvre à l'origine de la création de l'Entraînement Mental et du mouvement d'éducation Peuple et Culture. La situation politique actuelle ne fait que me rappeler l'actualité d'une telle orientation.

¹ L'éducation populaire réinterrogée, *Jean Bourriau, éditions l'Harmattan, 2001, 324p.*

Kadah

compte instagram : kadah3000

adresse mail : 3000papier@gmail.com

Kadah, dessinatrice de 42 ans, a découvert les crayons de couleur depuis deux ans et en est tombée follement amoureuse. Très vite, elle s'est essayée au dessin réaliste, au départ sans trop y croire, et finalement, elle fut la première surprise du résultat. Depuis, elle explore des thématiques basées sur des questionnements personnels liés aux archétypes de la virilité, de la féminité ou encore à la sexualité et au fétichisme. Une série de dessin s'arrête lorsque les réflexions liées à ces thématiques lui apportent un éclairage qui lui en apprend un peu plus sur elle-même. Bref, elle travaille à l'envers...











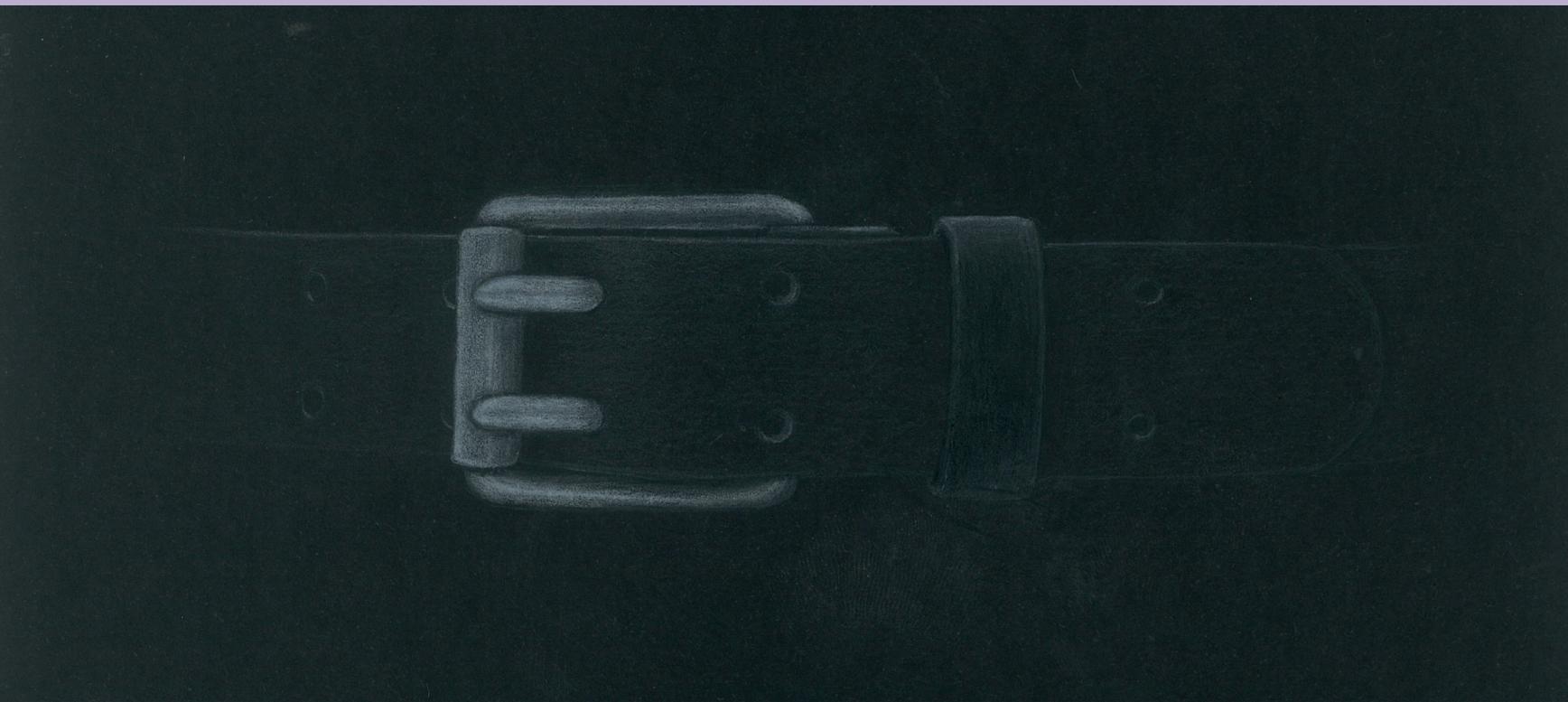












Mon corps

Collectif (Etienne – Elodie – Yoann – Charlotte – Aurore – Marie-Hélène – Renaud – Delphine – Thomas – Benjamin – Jean-Marie - Julien - Christian)

Tu es mon complice de tous les instants, mon compagnon le plus fidèle.

Nous nous sommes côtoyés dans l'intimité d'un ventre, nous avons respiré au grand jour et poussé notre premier cri de concert. Tu as grandi avec moi, j'ai écorché tes genoux, tu m'as appris la douleur, la douceur, le chaud, le froid, la faim.

Je ne t'ai pas toujours aimé, tu ne m'as pas toujours comprise, nous avons eu des différents et même des rancunes.

Tu as accompagné mes premiers émois, tu m'as appris le frisson du plaisir, nous avons ressenti les mêmes désirs. Tu as saigné chaque mois avec moi et lorsque une vie est née à l'intérieur de mon ventre, tu lui as fait place, tu l'as nourrie, tu l'as protégée. Ensemble, nous avons libéré cette vie pour qu'elle poursuive son chemin. Et par trois fois nous avons fait tout ce chemin ensemble.

Je n'ai pas toujours été attentive à toi, je t'ai maltraité même, parfois et pourtant tu m'as toujours protégée. Tu as été écrasé, broyé sous des tôles, tu as été brisé en mille morceaux, réparé, recousu. Nous avons ensemble réappris à marcher, à sentir sous la peau des sensations oubliées. Tu as joui. Tu as souffert. Tu as reçu des coups.

Nous avons vieilli ensemble. Tu m'as enveloppé un peu plus, peut-être pour mieux me protéger. Ta peau est devenue moins

douce sous mes mains mais tu es toujours là, fidèle parmi les fidèles.

Si je veux te dompter, de contraindre, t'imposer des normes, tu te rebelles. Tu me dis : « fiches-moi donc la paix, acceptes-moi comme je suis, n'essaie pas de me changer ». Alors, je me blottis contre toi, bien au chaud et je te chuchote dans l'oreille : « Ne t'en fais pas, je t'aime comme tu es, mon corps ».

Ce corps biologique, la matière, saisissable, visible, stable, autant que puisse l'être un mortel.

Ce corps psychologique, que nous croyons avoir, auquel je m'adresse dans l'intimité, de soi à soi, celui qui est trop, ou pas assez et n'existe que pour nous mais que nous projetons dans le regard des autres.

Ce corps social qui s'expose, défend, conquiert ou incarne, un statut, une place, une position.

Ce corps politique, arme, étendard, fer de lance, ou stigmates, dans lequel s'inscrivent nos luttes, nos renoncements ou nos dévastations, qui revendique, refoule, supporte ou ploie.

Ce corps pluriel, paradoxal parfois, ignoré et encombrant, lieu des sensations les plus contradictoires. Aimé et méprisé, habituel et inconnu, médiateur de ce qui ne se dit pas...

Ce corps qui chuchote et hurle...

Ces tensions accumulées dans le haut de mon corps, nuque, épaules, omoplates, gorge, coffre, poumons, cœur, sternum, diaphragme, et jusque dans la hanche gauche, ainsi que les bras crispés, me renvoient à mon histoire, mon travail, mes pratiques et postures quotidiennes. Douleur qui fait mal et douleur plaisir, subir et sentir.

Corps vertical, corps horizontal, corps multi-dimensionnel. Mon corps a ses blessures, ses cicatrices, ses gênes plus ou moins voilées. Genou qui bloque, mollet crispé, coude qui coince, cervicales qui croustillent, foie qui gêne – Subir. Colonne réveillée, os endoloris, muscles fatigués, articulations chaudes.

Ça parle des contraintes qu'on impose au corps, de ces contraintes à la fois subies et auto-administrées, ça parle de ces désirs inassouvis, d'une aliénation subjective spécifique à mon inscription dans des milieux associatifs militants, et dans un environnement plus large, une société, une histoire...

Ce corps qui te contraint à l'écouter lorsque tu fais trop longtemps la sourde oreille et dit tout haut ce que tu ne veux pas vraiment penser tout bas. Un corps qui croise les bras, qui te regarde droit dans les yeux et qui te dis « vas y continue toute seule si ça t'amuse, moi je bouge plus de là ». Alors toi t'écarquilles les yeux. Tu prends ton air incrédule, vaguement autoritaire, tu te dis que t'as mal entendu... et tu te remets en marche. Mais ça marche plus, ou pas longtemps. Alors tu te retournes, tu vas le voir, tu te mets en mode dialogue diplomate, - je prends le temps de t'écouter - mais c'est pour mieux te faire

avancer... Tu le résonnes, tu le rassures, tu positives. Et là tu comprends que globalement tu as perdu la main. Et dans ce chaos quelque chose surgit, étrange, diffus, et de jour en jour plus intense. Tu flippes. Tu es préparé à plein de choses dans la vie, mais jamais à perdre la main. C'est assez dramatique. Tu as appris à ne pas lâcher, à avoir le dessus, en tant qu'adulte mature, équilibré, fiable. En tant que corps vaillant, discipliné et digne de confiance. Il faut tenir. Tenir.

Mais tenir, c'est vivre avec la peur. C'est ce qui m'empêche de poursuivre, de me projeter, d'envisager avec quiétude travail, engagements. Tenir est une impasse, à plus ou moins court terme. C'est une promesse d'échec ou de d'épuisement, de la mésestime de soi, de la solitude.

L'expérience définitivement corporelle m'indique où aller et à quel rythme... assisté par ce que mon esprit veut bien en comprendre, m'obliger à cheminer avec mon corps et non contre lui, le réintégrer. Mémoire et corps sont complètement reliés. Accepter son corps, c'est accepter le désordre.

D'autant que si mon corps me parle et qu'il s'agirait de l'écouter, il semble surtout parler aux autres ! A d'autres, d'autres qui l'écoutent, ces autres qui s'empressent de m'en informer au cas où tu je ne l'aurais pas remarqué ! Pendant que moi je ne l'écoute pas, pas l'habitude. Alors forcément, se mettre à l'écouter ça va pas être simple. Ça va contrarier, je le savais, je me l'étais dit ! Pas simple d'apprendre à écouter son corps, c'est vrai. Mon corps je l'interprète à partir de ce que j'observe de ce que l'autre pourrait interpréter. Alors, c'est une scène. Comment se libérer de la poursuite que l'on a dans la tête ?

La contrainte, la fatigue, la confiance, histoire de mouvements, de corps à corps, d'appuis, d'équilibres (précaires), de position vers la posture.

Mon corps est désir. Désir d'être touché, massé, désir de toucher, masser.

Mais dans quel ordre le désir naît ou fuit ? La pulsion laisse-elle place au désir ?

Mon corps est temps. Temps d'être présent, des changements, de la transformation.

Mon corps : des tuyaux, des pompes, des leviers, des fluides, des mécanismes, des entrées, des sorties.

Mon corps, une usine. Mon corps fabrique.

Mon corps dedans, dehors, ma peau, mes orifices, corps troué.

Corps traversé et traversant, corps percuté et percutant.

Mon corps du dehors dedans, sensations de mon corps en moi, brûlures, morsures, caresses, images de mon corps en moi.

Mon corps du dedans dehors, projections de mon corps, déjections, éclaboussures, efflorescences, bourgeonnements.

Mon corps décor, mon corps encore, mon corps record, mon corps écoeure, mon corps à cœur, mon corps à corps. Corps puissance. Mes désirs coulent en mon corps, mes désirs courent de mon corps, mon corps s'endésire, mon corps mille désirs, mon corps infini du désir. Corps orgasmique, corps monde, corps univers. Corps paysages. Forêt après la pluie. Ville grouillante. Ressacs de la mer. Place vide après le marché, feuilles mortes et papiers gras volant au vent.

Mon corps travaillé, corps travailleur. Corps courbatu, corps fatigué, corps meurtri, mal de dos, tête qui éclate.

Corps fini, corps qui court après sa mort, corps humus, corps poussière. Corps en vie, Vie encore. Corps qui parle et qui dit Je, corps de parole, articulation de la bouche, de la langue, du palais, des lèvres, coulée de mots. Corps qui écrit, pouce préhenseur, pulpes des doigts, stylo saisi, circonvolutions de la main, coulée de mots. Corps qui poème. Corps qui poème quand il marche, quand il voit, quand il chante, quand il mange, quand il s'enforeste, quand il s'animale, quand il s'amoure. Corps qui pense, pensée qui corps. Corps qui danse, danses qui pensent, pensées qui dansent. Que sait mon corps ? Quels secrets couve mon corps ? Que secrète mon corps ? Corps qui dit Je, Je qui dit corps, je suis mon corps, mon corps est, je mon corps.

Je corps.

Mais sa temporalité change selon les postures. Allongé, massé, masseur, debout, écouter, parler, temps de se concentrer, de se décentrer.

Je veux bien t'écouter, corps, mais si tu pouvais me parler dans un langage secret, rien qu'à nous, pour que je puisse te comprendre sans avoir besoin d'un interprète, ça m'arrangerait grandement. L'union est invisible, elle est d'abord un accord, un a-corps.

C'est un peu malhonnête d'écrire ça, je ne suis pas sûre que ça m'intéresse de traduire mon corps, même s'il parlait un langage que seule moi pourrait comprendre. Ça me va bien de l'ignorer, il pourrait m'apprendre des choses que je m'arrange pour laisser de côté. Mon corps en sait probablement bien plus que moi et comme d'autres le liront toujours mieux que moi-même, je m'évertue à essayer de le faire taire. Mon corps

est un outil, mon corps est un boulet, mon corps me rappelle sa présence permanente, comme si je n'étais pas seul dans mon corps. Mon corps se nourrit de bien des éléments. Je le nourris du reste. Mon corps ce tas d'os, de chair, de fluides et de tuyaux avec ses réactions chimiques et électriques qui me font penser et marcher. plasticités neuronales, reconnexion cellulaire, reprogrammation des connexions usuelles, pratiques d'écoute et de conscientisations des mobilités du corps...

Mais avant et après ça, mon corps n'a pas envie de devenir objet de jeu ou d'exploration, le centre de l'attention. Parce que mon corps est avant tout ce truc trop grand, plus grand que les autres corps et qui ne sait pas vraiment si, toujours visible, toujours potentiellement vu, il doit en rajouter une couche ou se cacher. S'il est entrain de prendre de la place ou s'il doit être à la hauteur de celle-ci.

Mon corps a ses raisons que la raison ne connaît point. Car mon corps c'est une petite histoire cachée par la grande. Des petites habitudes qui fabriquent des petits angles morts, des petites formes plastiques qui cachent des petites mobilités, comme ma façon d'être attentif à ce qui se passe tout en haut ou tout en bas, d'organiser mes mouvements par ses deux pôles sans jamais passer par l'équateur du bassin ou les tropiques des côtes ou des genoux, comme ma façon de me voir d'un seul tenant et passer le mouvement en force par l'épaule ou par les pôles au détriment des muscles cachés dans un vocabulaire inconnu. Oui des petites histoires cachées par la grande, celle de ma grande taille, de mes douleurs fantômes aux genoux, de mes articulations qui craquent,

de mes membres qui vont loin, toujours par les mêmes chemins. Mon corps a ses raisons que la raison ne connaît point. Car mon corps c'est une chaîne. Une chaîne d'os, de muscles, tendons, ligaments, viscères, dont les maillons se cachent derrière une peau prétendument homogène. Une chaîne que je regarde peu de l'intérieur, beaucoup avec les yeux, souvent juste certains maillons : les omoplates, la colonne, la nuque, les pieds, les chevilles, les doigts. Une chaîne de causes et de conséquences à part entière, dans une chaîne plus vaste, une chaîne psychologique et sociale. Une multitude de chaînes, de systèmes qui font à leur tour système avec mon environnement. Pourquoi je me mets accroupi quand tout le monde est debout ? Est-ce le sang qui manque à ma tête, le relâchement qui manque au bassin, la discrétion qui manque à mon corps social ?

Mon corps a ses raisons que la raison ne connaît point. Car mon corps c'est un ensemble en mouvement qui abrite un esprit, des idées qui aiment le confort et la fixité.

Mon corps a ses raisons que la raison ne connaît pas totalement, mais il sait répondre aux questions, sans parler. Il sait même poser d'autres questions : qu'est-ce que j'ai oublié dans ma chair ? Qu'est-ce qui est agréable ? Dans quelle position suis-je chez moi ? Dans mon travail, dans mon militantisme ? Dans quelles postures suis-je ? Quels rôles joue mon corps à l'intersection de l'intime et du politique ?

Fréquemment je dis de mon corps,
Que décidemment il a tort,
Lorsqu'il dysfonctionne, se tord,
Et de douleurs, me mord.
Si, de prime abord,
Mon corps, je l'adore,
Dans ces situations, le j'abhorre,
Préférant lorsqu'il dort.

Refusant certains de ses messages,
M'éloignant des simplistes images,
Je vais, je sais le rendre sage ;
Et me prenant parfois pour un mage,
En pleine permanence et non en passage,
Je lui offre, comme en hommage,
Ce qu'il adore et le calme : un massage.

Se sentir, se humer, se flairer,
Se toucher, s'effleurer, s'embrasser,
Se goûter, se mêler, s'entremêler,
Se voir, s'apercevoir, se deviner,
S'entendre chuchoter, hurler, vociférer,

Saboter le confort

Antoine Jobard

Le premier sabotage auquel l'apprenti saboteur devrait se livrer est celui du confort, et en parti-culier de son propre confort intellectuel. Un excès de certitudes peut en effet entraîner l'apparition de gangrènes difficilement curables. Les symptômes et causes ne manquent pas et s'emmêlent souvent en un magma mou. Incapacité motrice à porter un jugement critique productif, érection du statu quo pour pallier une impuissance d'analyse, frigidité de l'imaginaire, opportunisme au souffle court, allergie au point d'interrogation... Comment cela se transmet-il ? D'étranges bacilles s'activent avec une logique implacable, parfois dès la naissance, mais le plus souvent par frottement. Il suffit généralement d'un faible pour une figure d'autorité, d'une fascination mal placée pour ses mises en scène et maquillages. On trouve alors tout autour l'uniforme des petits sergents qui prennent le relais : qu'ils soient officiels ou rebelles, à l'arrière de certains bureaux ou certaines banderoles, les mêmes galons s'affichent, plus ou moins discrets et brillants. L'oreille se dresse, les œillères s'accrochent, la bouche s'ouvre, le magnétophone se branche. Stade terminal similaire aux cancers du colon : il faut que cela sorte par le haut. Après cela, rien ne va plus, tout peut aller très vite. La myopie s'accroît et ne dévoile plus qu'un bout de nez rendant louche ce qui vient dans la distance. On s'irrite devant une situation devenue incohérente (quel confort

assumerait l'incohérence ?), et l'épiderme développe une imperméabilité à la curiosité. Tout homme et toute femme peut dès lors développer un mécanisme curieux, les rendant violents voire indifférents face à tout changement, engraisant les glandes cyniques jusqu'à l'obésité. Apparition du bourrelet en détour de phrase, teneur anormale de cholestérol dans les flux lexicaux. Ça commence par le cul évidemment : devant les écrans, à l'écoute des baffles, des publicités, du type en costard, actualisation de la page, toute passivité finit par être hémorroïdaire ! Parce que la transmission moderne est sans-fil, ils ne voient pas la laisse. Des patients témoignent – on ne leur propose jamais aucun exercice, on ne leur demande aucune gymnastique de l'esprit. Entre deux encouragements à se résigner, la seule activité autorisée est une participation hebdomadaire au grand karaoké. Duels de récitation autour de deux ou trois idées en carton-pâte comme masques de carnaval. Les meilleurs coups de becs perroquets gagnent des bons d'achat dans leurs rayons préférés. Écoutons-les attentivement, la grippe aviaire est dans les postes ! Ça ira malade tant qu'on donnera écho aux piafs plus ou moins déplumés des critiques du tout-va, assoiffés d'exhibitionnisme de salons. Ils ne parlent pas du monde mais d'eux-mêmes. Les chiens de garde ne préfèrent rien mieux que lécher en meute leurs propres fondements. On appelle ça « faire des mondanités »

et en plus de conditionnements, la société du spectacle viole nos moindres réflexes. Ils se bousculent à la queue-leu-leu les académicouilles fripées, pourrissant le vert du costume à force de disséquer un dictionnaire écrasé sur la route ; tous les vieux anesthésiants officiels, gendarmes du tiède aux citations en règle, amis de toutes les partouzes intellectuelles ; romanciers tordus devant nos vies comme de grands inverté-brés à la bave généreuse ; les mangeurs de tout ce qui fétide ; pigeons enragés picorant un nouveau fard dans les mains d'un producteur libidineux ; mouettes amputées d'ailes, réfugiées sur internet pour répandre leurs rires paranoïaques et inconsis-tants guanos. Du poseur bâfrant la moindre parcelle d'audience pouvant refléter leur trogne. Tous les terrains sont bons. Ils affirment vouloir encadrer la Pensée Française, ajouter de la Majuscule pour faire plus sérieux, désamorcer les langues déviantes : que l'on éloignât cet argot de ma feuille de chou ! Tous gonfleurs de baudruches. Snobs heureux de prolonger le snobisme lu chez Proust. Des phrases à gratter, multipliant les mots morbacs. Sans y prendre garde, certains se laissent vite coloniser la cervelle et dur de s'en débarrasser. Les chiens sont galeux. Ils s'accrochent drus. Emportez tout ça à la lessiveuse, à plus de 60, avec une bonne dose de Stromectol. N'en parlons plus, passons outre. Ils sont déjà trop à avoir choisi pour seule occupation de moquer ces volailles, à tel point qu'ils n'ont plus d'autre raison de parler et rêvent seulement de pouvoir prendre leur place dans la fatigue des fauteuils d'un animateur à peau en stuc – y fait un bruit bizarre mais y marche toujours mon téléviseur. Difficile de trouver plus pénible que ceux qui cognent par amour des applaudissements.

Saboter est déconforter, encourager l'audace, pousser l'autre à sortir de ses habitudes, ce vieux canapé qui ronge tout élan. Ici et ailleurs, nos corps ont la mauvaise tendance à se laisser border de valeurs établies bien chaudes, difficiles à déceler, et contre lesquelles la révolte est pourtant nécessaire. Répandons la méfiance devant chaque système créant du confort, et plus vicieusement, le désir du confort. Ce Léviathan n'est jamais satisfait, il se croit toujours perfectible, et ses mises à jour sont incessantes. Il crée avec une facilité déconcertante l'état de servitude volontaire, l'état d'attente continuelle qui enferme l'imaginaire, anesthésie la moindre mutinerie. Or la perspicacité ne suffit pas, car les nihilismes passifs deviennent bientôt des obéissances passives. Rien de tel qu'un bon totalitarisme pour mettre en ordre la sécurité intellectuelle, verrouiller les discordances. Si l'on croit que je souhaite prescrire à tous la position du fakir sur ses clous ou de l'acrobate sur une chaise bancale, c'est que l'on ne veut pas me lire correctement. Toute lucidité est intranquille, impose de regarder la cruauté en face, mais n'y voyez aucun masochisme. Qui ne perçoit pas l'indécence du confort né pour narguer les misères, asservir ceux qui en permettent les conditions ? Le confort matériel peut être issu du plus noble artisanat, il n'a de sens qu'une fois partagé : réconfort. Néanmoins, il y en aura toujours pour nous proposer de faire la course dans des cercueils doublés de soie. Qu'il est doux le confort de l'ivresse abrutissante, des sommeils sans éveils. Confort de la sobriété qui se croit maîtresse du jugement moral. Confort du poète s'étouffant de mots collants de miel après avoir oublié leurs implosions. Confort du ricanement qui

dénonce la médiocrité d'une télévision sans parvenir à s'en détourner – ça repose. Confort à cultiver le jardin de ses conditionnements ou de ses doutes. Confort dans le métro aux heures de pointe, contre la chaleur d'une aisselle voisine, là où l'on oppose à la fièvre du troupeau la froideur des machines prolongeant bras et regards. Confort dans la soli-tude d'une voiture, d'une prison narcotique, d'une foule qui scande un même et unique mot d'ordre. Confort du conformisme et de l'anticonformisme, du bien et du mal, des rouges et des blancs, de toutes les mutilations manichéennes. Sabotez vos confort avec grands rires et gros mots ! Jouez sans respect des règles, car le jeu est un inconfort face au hasard, aux techniques, à la surprise ! Provoquez l'immédiat, le tremblement ! Sabotez !

Un mètre cinquante plus bas

Anaïs Lafond

Le Monde est tombé un samedi, dans la matinée. Nous vaquions tous trois à nos occupations. Lui faisait le beau devant son miroir, moi je lançais (c'est une image) la cafetière, et l'autre, on ne sait pas, l'autre, un truc, derrière son écran. Ainsi donc et en gros, nous ne faisons rien, si ce n'est nous occuper de nous, ce samedi matin-là. Maintenant, avec le recul, il me semble que j'aurais adoré être, au moment de la chute, une caméra fixe, « grand angle », vissée au sol. J'aurais ainsi pu voir nos poussiéreuses dernières années sortir des rainures du parquet, puis s'élever dans les airs en même temps que nos chers meubles, nos chers objets, nos chers êtres (nous-mêmes, en somme), les plus gros décollant les moins vite, les plus légers filant en fusée en direction du plafond. Et, enfin, les voir tous réapparaître dans le cadre, les uns après les autres, pour se fracasser sur les lames de bois du parquet, juste devant mon viseur. Mais j'étais moi-même dans les airs à ce moment là. Et ce sont les lames de bois que j'ai eu l'occasion de regarder s'éloigner de moi, juste avant de les voir se rapprocher, un peu trop vite. Le Monde n'a, en réalité, pas chuté de beaucoup. Peut-être d'un mètre, ou d'un mètre cinquante. Pas plus. Mais il a largement suffi, ce mètre ou mètre cinquante, à nous faire tomber de très haut puisqu'il faut lui rajouter nos propres mètre soixante dix à peu près. En effet, si nous avons décollé debout, nous n'avons pas atterri sur nos

pieds. Une fois de retour sur le sol, nous sommes restés hébétés, prostrés, quelques secondes. Puis nous nous sommes mis, tous les trois et en même temps (nous sommes fait du même bois), à crier très fort et à ramper par terre à la recherche de quelque chose de sûr à quoi nous agripper, rebords de portes ou parties de placards solidaires du sol, juste au cas où le Monde déciderait, finalement, qu'il se sentirait peut-être encore un petit peu mieux, encore un petit peu plus bas. Mais le sol est resté parfaitement stable, depuis. Pour autant, nous sommes restés tous trois profondément traumatisés par l'évènement et, hantés par la perspective d'un éventuel nouveau changement d'étage, nous n'avons plus jamais tenté de nous remettre sur nos pieds. Depuis nous rampons. Voilà. Nous restons tout près du sol. C'est plus sûr.

J'ai des pensées cul-de-sac

Thierry Bodson

J'ai des pensées cul-de-sac, des pensées cul-de-sac, j'ai des pensées courbes, demi-tours de pensée qui reviennent, des pensées de ressac qui ravalent ce qu'elles pensent, font des trous dans la pensée, des buttes, butent sur des trucs, calent, pensées qui collent, qui s'attachent, qui poussent, veulent penser mais s'entassent, se pressent, s'accumulent et ruminent, ruminent et remuent. Des pensées sans issue. J'étais parti pour penser loin, penser ample, libre, souple, divaguer à l'aventure, traverser les frontières, mais sur mon chemin j'ai trouvé des pensées cul-de-sac, je les ai reconnues – je les connais si bien, je les trimballe depuis des lustres, entassées au fond de mon corps – elles se sont posées en travers de la route, elles m'ont tenu le bras, elles m'ont tenu la jambe, et là, elles ont tout déballé. C'est des pensées bidons qui s'étalent, qui me sapent, me coupent le souffle, me coupent la route, l'amputent, me ramènent à mon lopin, à ma propriété peuplée de pensées closes qui galopent dans l'enclos, pensées-troupeau, pensées-toutou qui se collent, qui se pressent, qui se lèchent le cul, qui s'enculent, s'emballent, s'empilent, s'amuse comme des folles et m'accaparent pour que je m'occupe d'elles et je m'occupe bien d'elles car je suis bienveillant, mais voilà, c'est des pensées qui veulent pas s'en aller, qui décollent pas du fond, des pensées cul-de-sac, toutes plates, à ramper, quatre pattes, au ras des pâquerettes, elles

broutent, flânent, s'arrêtent à la clôture, paraissent percer la peau de la vérité mais ne disent rien sur la qualité du sol, sur le bruit du vent dans les feuilles, n'y entrent pas, ne s'y laissent pas emporter, préfèrent murmurer à longueur de journée leur refrain de pensées qui me ramènent à mon moulin, à mon moulin de pensées continues, qui ne cesse de penser en rond, en pensées toutes faites, prêt-à-penser, prêtes à tout désherber, prêtes à tout tasser. Voyez-vous, j'étais parti pour découvrir le monde sous un autre angle, avec d'autres visages, dessiner une carte faite de sensations et de gestes à apprendre, un chemin qui découvrirait le monde dans ses zones sourdes, mais je suis retombé dans les pensées qui collent au fond du sac, et je m'en suis mêlé, je m'en mêle à tous les coups, ça fait des débats à n'en plus finir, pour, contre, pour ou contre, pensées qui tirent, qui tiraillent, qui mitraillent, qui tirent les fils de ma-riionnettes, boules dans la gorge emmêlées qui font des nœuds, j'en dénoue les fils mais elles s'emmêlent plus vite que je n'en démêle les fils, si bien que j'en ai des sacs pleins qui s'emberlificotent, qui se tissent, se tricotent, j'en fais des pulls qui me tiennent chaud, des écharpes à mon cou, des couches de laine dans lesquelles je m'enlace, qui me caressent, qui m'accrochent, j'en suis accroc, c'est des pensées de camé, de caméléon, qui se teignent, se font belles, se déhanchent pour s'ajuster à ce qui se dit de mieux, à gauche,

à droite, hésitent, se courbent, s'inclinent pour trouver le bon ton, les boutons à ouvrir, les ou-vertures éclairés pour atteindre le point où les pensées s'écoulent à température ambiante, où tout semble s'équilibrer, où tout est bien, tout est fini, tout finit bien, tout est fin, délicat, fabuleux, léger, édredon de pensées posées sur le réel, idéal pour poser sa tête, s'arrêter de penser, somnoler, s'embourber en somme, pensées qui ne pensent plus vraiment, plus vraiment des pensées, des petites fables plutôt, qui défilent, s'enfilent en petits films, passe-partout, par-touzes de pensées qui s'enfilent, distributions de pen-sées-pansement, sans agencement, qui ne changent rien, dont on se sert pour qu'elles ne changent rien, des riens pour attendre mieux, pour ne rien faire en attendant de faire mieux, pour éviter de mal faire, c'est des pensées pour s'empêcher, des pensées pour se pêcher soi-même hors de la rivière, hors de la pensée telle qu'elle va dans les vallées désertes, dans les volcans aux laves secrètes, telle qu'elle s'écoule fluide, liquide, c'est des pensées en tas pour faire barrage à la pensée telle qu'elle ruisselle en pensées de rêves, emplies d'images, de plantes, d'animaux, de couleurs, de poussées de chaleur comme des sentiments qui grossissent, traversées de chagrins démentiels, de torrents de joies, de cris qui craquent, de rochers qui se forment et s'ouvrent sur des lacs de jouissance, en coulis de gestes, en danses siphonnées, nues sous la pluie, à devenir le flux, baver son histoire, digérer sa vie, laisser ça ressortir, laisser ça ressurgir, submerger et emporter les pensées barrage, entrer dans la pensée barrée, dans la pensée barge, pensée bourgeons, en rami-fications multiples, dans le champ des consciences, il y a des pensées comme des lions en

cage, prises en otage par des pensées sans souffle, des pensées qui coupent court à la rage, coupent court au courage, comme des bâches sur les corps, planquées dans des placards, qui reviennent à la charge, bourrer dans le tas, barrer la route, je les entends abattre mes pensées nomades, brûler mes territoires hallucinés, sous le cou-vert de faire le tour de la question, c'est des pensées tours de contrôle, des patrouilles à vadrouiller dans la jungle des divagations, à verbaliser les mots sauvages qui se mangent cru, pensées de stress, de détresse, font la sourde mémoire, poussent presque à ne plus vivre que dans son coin, dans des tours d'ivoire, à se flanquer par-dessus bord, pensées de fous, définitive-ment, faudra les balayer, histoire d'y voir clair, d'aller à la fontaine, de se laver, de se l'avouer, ouais, qu'on a la trouille de suivre les pensées qui s'écoulent, qu'on préfère se caler au fond du sac des pensées cul-de-sac. Les pensées cul-de-sac reviennent tourner en rond, tourbillonner au fond, fourbues, elles se pointent là : faut les aider à s'allonger dans un coin, à trouver le sommeil, arrêter le moulin, vider le grenier, retrouver les graines de la pensée, les arroser, les faire germer sous forme de rêve, attendre les semailles. Les pensées cul-de-sac repartent en arrière pour voir ce qu'elles ont perdu, contempler leurs tableaux de chasse, leurs heures de gloire, mâcher un vieux chewing-gum passé, ruminer. Il faudra penser sans elles, un jour, un jour nu, un jour nouveau, faudra penser sans plan, par mots pleins, sans gants, sans pinces, par pensées pures, purement fondues dans le monde, pensée-plongée, la tête sous la terre, dans la verdure, dans les bois, faudra penser bois, pierre, eau, laine, peau, tête de mouton, quand elle tombe, faudra penser dans la pensée qui tombe, chute

libre de pensée, sous la caresse du vent, à gorge déployée, pensée-cri, faudra penser en feu de pensées sans aboutissement, par pur chatolement, se tenir là, à cet endroit où l'on peut commencer à ouïr le murmure, le nouveau de la pensée, quand apparaissent les caches secrètes, les pensées qui s'enlacent et se touchent, quand s'apaise le monde, quand se déchire le monde, faudra accompagner le mouvement des pensées qui dévorent, les angoisses qui avancent, les rats qui fuient le navire, aller dans le pire, dans le « ce qui se fait » de soi, ce qui s'assoie au milieu du monde, s'assoiffé, aboie et boit.

L'Harmonie du Point Zéro

Chronique par le Professeur Zébulon

Figurez-vous qu'il fut un temps où nous co-pulions. Rien ne nous distinguait jadis, dans nos moyens de reproduction, de la plupart des bêtes immondes qui peuplent la Terre. À l'instar des mammifères les plus répugnants, tels les loutres ou les hippopotames, nous nous complaisions innocemment dans une gymnastique des plus bizarres, où la rencontre de nos appareils génitaux, leur frottement visqueux et répété, devaient dans un accès d'hystérie pour le moins bref, mener à la fécondation. Tout cela était très peu hygiénique et, vous vous en doutez, ces gesticulations navrantes faisaient la plupart du temps un barouf épouvantable. Attendris que nous étions par ces rituels primitifs, nous faisons abstraction de leur manque total d'efficacité et de rendement. Nous étions candides, hélas. Et ce respect enfantin, cette fascination morbide que nous avions pour des acrobaties archaïques et baroques nous enferma longtemps dans un état assez proche de celui du singe. Notre indulgence vis à vis des lois de la nature nous a souvent fait passer sur ces quelques imperfections d'ordre logistique. Cependant un problème plus fondamental encore alerta l'esprit de nos meilleurs savant : l'acte de re-production (le coït, comme on l'appelait alors) nécessitait une mise en condition laborieuse, plus connue sous le nom de parade nuptiale. Cette cocasserie, ce vice caché de notre condition nous poussait à des comportements extravagants

et complexes. Ils étaient impré-visibles et jetaient l'espèce humaine dans une grande confusion. Longues cérémonies aux déroulements incertains, vastes stratagèmes aux méthodes obscures : danses, déguisements, verbalisations gutturales, phéromones émoustillants, démonstrations de puissance, voilà quelques exemples de cette extraordinaire panoplie de futilités à laquelle se livraient nos semblables.

Il fallait mettre un terme à ce capharnaüm. Voyez-vous, la binarité des sexes engendrait conflit et désordre. Mais l'unicité, aussi close et complète soit-elle, est de son côté toujours porteuse de solitude. Il nous fallait donc retrouver l'harmonie du point zéro : cet état d'absolue plénitude, ce Zen sans heurts, sans troubles. Ce sentiment de paix inégalée, cette béatitude reposante. Ce fut l'objet de mes recherches scientifiques durant de longues années. Après de nombreux échecs je parvins enfin à isoler chez l'hydre d'eau douce et l'anémone de mer le gène responsable de leur étonnant pouvoir de scissiparité. Cette faculté tout à fait intéressante permet à ces curieuses créatures de se fragmenter spontanément – chaque fragment devient alors autonome et se reconstitue en un nouvel organisme. Je ne m'étendrai pas sur les opérations techniques consistant à transplanter dans notre ADN ce merveilleux recours. Sachez seulement que, bien que nous soyons devenus des êtres spongieux unicellulaires (les

vertèbres étant en effet un obstacle au succès de notre entreprise), nous pouvons aujourd'hui dire, enfin débarrassés de ces fantasques pitreries animales qui nous ridiculisaient, que nous sommes heureux, épanouis, harmonieusement reconfigurés pour une vie sans passion ni attachement, sans sexe, sans amour, sans émotion, sans atermoiements et sans vices. Ah ! Que de problèmes résolus par la Science !

Les textes « *Saboter le confort* », « *Un mètre cinquante plus bas* » et « *Les pensées cul-de-sac* » ont été publiés dans le n° 2 de la revue « *Le sabot* » sur la thématique *Saboter le confort*. Le texte « *L'harmonie du point zéro* » a été publié dans le n° 3 de la revue « *La sabot* » sur le thématique *Saboter le sexe*. Que la revue et ses auteurs soient remerciés de leur autorisation de publication dans Efadine.

Le sabot - revue littéraire de sabotage - <https://le-sabot.fr/>

Manifeste·s sans dogmes

de la revue « Le Sabot »

Antoine Jobard

Le premier sabotage serait un sabot en bois glissé par l'ouvrier du XIX^e siècle dans la machine sur laquelle il trimarde. Alors que la grève était une action illégale, ce noble geste permettait de bloquer le travail sans que la direction ne puisse comprendre comment, rendant toute sanction impossible. L'inférieure mécanique rompue, l'accident poussait le propriétaire de la machine à considérer son employé non plus comme un vulgaire ouvrier salarié, mais comme un homme se tenant là, devant lui, une chaussure en moins, seul capable de la remettre en route, et réclamant pour cela d'avoir au moins une paire de lacets décents. Une fois ce sabotage réalisé, les revendications obtenues, celui qui marchait alors pied-nu se mettait en devoir de récupérer son sabot sans y laisser la main, rétablissant le bon fonctionnement des choses. L'enfer reprenait avec un peu moins d'ennui, panards reposés.

Aujourd'hui, ce faible moyen de protestation s'est entièrement inversé, et nous voilà tous sabotés, à longueur de journée, par

le spectacle du pouvoir et de sa quête absurde, publicitaire, mammifère, concours de pisse vénale.

Peut-être passerions-nous égoïstement outre si ce sabotage n'avait pas quelque conséquence directe sur l'un de nos outils les plus indispensables : le langage (à la fois verbal, visuel, pictural, plastique, etc. etc.). Car le problème qu'a ce pouvoir est un problème de communication : ils sont sourds. Dès qu'il y a pouvoir, il y a surdité. Vieux réflexe d'onaniste, parce que peu partageur. Aujourd'hui mieux qu'hier et son cul-de-sac, le nihilisme postmoderne, cynisme de bac-à-sable fermé à toute imagination, il nous faut du sabotage – pratiquer le sabotage – se réapproprier le sabotage –, et cela doit d'abord se situer dans la parole. Il faut crier. Mais quoi dire ? Les onomatopées habituelles font rire, à juste titre. Ça se traîne sans majuscules dans les paf révolutions, boum libertés, ou bam bonheurs. Les grands mots ont été vidés de leur sens, souvent par les bons soins de pubards et « chargés en communication », serpillères

parfois élevées au cœur des universités de lettres, démembrés de lexiques, les condamnant à n'émettre plus qu'un chuintement de pétard mouillé. Les grandes idées, décisions politiques, éternels reportages, ne doivent pas excéder 140 signes. Ça plie. Plus personne ne lit une citation si elle déborde sur plus de trois lignes: du slogan sinon rien. On veut du concis, et c'est la pensée que l'on cisaille. Le langage est trahi, toutes les courbes ont été photoshoppées, du plat, je vous ai compris : c'est l'homme qui est trahi. Toujours ce précaire en boîte à ingurgiter en suppositoire. Alors ainsi sabotés, sabotons.

Écrire, exprimer, discuter, ouvrir la parole à ce que la langue peut avoir d'explosif. Comprenons qu'il y a un langage dominant et un langage dominé. Les sophistes et les bègues. Ceux qui écrasent, occupent, encadrent le monde de leurs vocabulaires marketés, leurs ricanements hyènes ; ceux qui sont tus, condamnés à l'écoute, à l'attente des instructions, des jugements. Ces derniers peuvent pourtant exploser de temps à autre, au milieu du grand tribunal dont le brouhaha s'interrompt un instant. Qu'importe les mots exacts, ils sonneront à leurs oreilles comme un juron lancé, une insulte, invective, et si une phrase ne s'ouvre pas, si une autre explosion ne survient pas comme feu de Bengale, alors c'est foutu et le brouhaha se poursuit pour vite enterrer la vulgaire interruption. On fait des tapes dans le dos, on calme la grosse colère, un bouchon est enfoncé dans la trachée. Ça reconforte, ça cajole, on a bien ri mais un peu de sérieux, soyons réalistes une seconde, ça engage à nouveau. Or, si à force de balbutiements, le langage écrasé parvient à se lancer chaudière, émettre une

musique sur le réel, douce ou féroce, rendant sa valeur à ce qui est dissimulé, alors il y a explosion. Prenez ça comme l'une des impossibles définitions de la poésie, au cas où quelqu'un se demande encore s'il faut y donner une définition. Ce sont des choses qui arrivent. On veut tous comprendre, même l'absurde.

Parfois aussi, on fait des listes:

1. Toute certitude appelle sabotage.
2. Le sabotage est une action individuelle mais provoquée par tous. En cela le moindre sabotage est affaire collective.
3. L'efficacité de la parole poétique consiste en un savant sabotage des limites.
4. On ne prétend rien dire de nouveau. Simplement d'une manière légèrement différente. Aucune invention, mais aucun retard non plus.
5. Tout est là, dans l'instant, et l'homme s'appuie sur les répétitions pour affirmer toujours plus sa différence.

Mais les listes fatiguent. Les recettes ne sont jamais fixes. Le principal est que la cuisine reste ouverte et accessible à toutes les salives, toutes les bouches béantes. Reprenez vos chiffres, tout en boule, et jetez ça loin ! Ce genre d'organisation calme les nerfs alors que c'est à eux que je dois mes meilleurs élans ! Ils n'ont qu'un seul désir : s'opposer à la sobriété des tièdes, l'austérité en modèle de vie, le conformisme absolu et froid, l'ordre inamovible, l'illusion de l'inéluctable. Les nerfs cherchent toujours à saboter les saboteurs établis.

Du chant plutôt que l'éternel chantage ! De la musique, merdre ! Que la fête commence, qu'elle écrase puis relève et révèle. Toutes les bonnes fêtes tournent mal. Évidemment, il faut que la fête tourne mal lorsqu'elle est larvaire, immobile, qu'elle oublie ses capacités de violence. Mais la véritable fête, c'est lorsque l'on parvient à dire avec justesse. Une vitrine qui explose pour que tombent les mannequins plastiques qui marchent en rangs serrés sous nos crânes, d'une tempe à l'autre.

SABOTAGE : le rire éclate en plein enterrement ; la panique se saisit des bien-pensants ; un grand cru se vide dans un caniveau, une piquette dans ton foie; l'amertume secoue une jeune mariée en pleur; le ridicule du sexe solitaire de Jésus, Marx, Freud, Hitler, Bouddha, Mahomet, Nietzsche, tendu au petit matin ; une diarrhée subite au Ritz empuantit la salle ; un ivrogne s'interpose sur le chemin d'un banquier « Dans mes bras, mon fils ! » ; Sisyphé trépigne de joie tandis que son rocher dégringole ; un cynique ancien mord la main d'un cynique moderne pour lui refiler la rage ; un fratricide fondateur ; tituber en pleine fuite ; les frissons de tout instant ; la subversion mettant à mal toute provocation ; du « peut-être » pour toute réponse ; marcher à contre-courant d'une manifestation ; une misanthropie généreuse ; des mots qui se comportent en fauves; l'imagination en roue libre ; le désespoir en dynamique ; se jeter vers, s'élancer pour, bas les limites, oser l'envers, à l'encontre de, une fabrique toujours recommencée, le corps et son impossible passivité, car même la mort grouille et remue les chairs, le ventre éclatera après trois jours de décomposition même si l'on passe toute une vie obsédé d'hygiène atone ; remue, secoue, danse, sabote !

La liberté d'être libre

Hannah Arendt - Payot - 2019

Marie-Hélène Dupy

Marie-Hélène Dupy, habite Florac en Lozère depuis une dizaine d'année où elle est très fortement investie dans la vie locale. Elle a entrepris depuis septembre 2018 un processus de recherche dans le cadre d'un DHEPS-SIAES et travaille sur le faire commun en milieu rural au travers de l'engagement des nouvelles populations dans la vie locale.

Hannah Arendt (1906 – 1975)

Hannah Arendt, juive, allemande, a suivi des études de philosophie à Heidelberg puis à Fribourg. Arrêtée en 1933 par la Gestapo, elle sera libérée très rapidement mais quittera sur le champ l'Allemagne. Elle vit en France de 1933 à 1940. En mai 1940, elle se retrouve internée par la police Française en tant qu'apatride au camp de Gurs dans les Pyrénées orientales. Elle parvient à s'enfuir et à rejoindre le Portugal d'où elle obtiendra un visa pour se rendre aux États-Unis. Elle reviendra en Allemagne après la guerre mais sera naturalisée citoyenne des États-Unis en 1951. Elle entame alors une carrière universitaire comme conférencière et professeur invité dans différentes universités américaines. C'est également en 1951 qu'elle publie son livre *Les origines du totalitarisme*, puis un 1958, *Condition de l'homme moderne* et en 1961, *La crise de la culture*. Après avoir couvert le procès de Eichmann à Jérusalem, elle publie en 1963 : *Eichmann à Jérusalem, rapport sur la banalité du mal*. Et la même année, *Essai sur la révolution*. Elle meurt à New-york en 1975, laissant de nombreux écrits non publiés. Des textes posthumes de Hannah Arendt sont encore publiés de nos jours.

La liberté d'être libre est un texte inédit de Hannah Arendt, probablement écrit en 1966-1967. Il a été découvert par Jérôme Kohn qui dirige le Centre Hannah Arendt à New-York, qui lui a donnée son titre. Il a d'abord été publié en 2017 dans une revue américaine, puis en Allemagne avant cette première édition française en 2019.

Dans ce texte, court, à peine quatre-vingt pages de petit format, Hannah Arendt parle de sujets qui lui sont chers : les révolutions et leur possibilité de réussite et la liberté ou plutôt les libertés.

Elle commence à nous parler de l'évolution de la signification du mot « révolution ». Le terme de révolution, issu d'une signification astronomique, était, avant le XVIII^e siècle synonyme de restauration, de retour à un point donné, à un ordre préalable. Les révolutions du XVIII^e siècle, en Amérique puis en France, avaient un but de restauration : il s'agissait de restaurer la liberté, face à des pouvoirs totalitaires et despotiques. Ce n'est qu'une fois le processus révolutionnaire engagé que les acteurs ont pris conscience que quelque-chose de neuf advenait, « qu'une tentative de restauration et de récupération d'anciens droits et privilèges a abouti à son exact opposé : un processus de développement ouvrant les portes d'un avenir qui allait résister

à toutes les tentatives ultérieures d'agir ou de penser dans les termes d'un mouvement circulaire ou de retour » (page 33-34). La révolution s'est transformée, à partir de ce moment-là, d'un mouvement de libération de l'oppression en mouvement de recherche d'une nouvelle forme de liberté, la liberté politique, qu'Hannah Arendt définit ainsi : « L'admission dans le domaine public et l'autorisation de participer aux affaires publiques » (page 35). Or, si la libération pouvait être obtenue en conservant un même régime (le passage par exemple d'une monarchie absolue à une monarchie constitutionnelle), la liberté, elle, exigeait une nouvelle forme de gouvernement « elle exigeait la constitution d'une république » (page 36). Même si les révolutionnaires ne savaient pas où tout cela les mènerait, c'est bien « une passion pour cette nouvelle liberté politique » (page 38) qui les a inspiré et qui les a stimulé dans la mise en œuvre du processus.

Mais d'où vient cette passion pour la chose politique ? Hannah Arendt constate que d'un côté comme de l'autre de l'atlantique, les révolutionnaires avant les révolutions étaient des hommes de lettres, sans maître, dégagés de toute nécessité de subvenir à leurs besoins et qui passaient leurs loisirs à fouiller les archives de l'antiquité. Et c'est dans les leçons de la Grèce et de la Rome antiques qu'ils trouvaient cette foi et cette passion dans la chose politique. « Sans l'exemple classique de ce que pouvait être la politique et de ce que pouvait signifier pour le bonheur de l'homme la participation aux affaires publiques, aucun des hommes de ces révolutions n'aurait eu le courage de se lancer dans une action qui semblait n'avoir aucun précédent » (page 44).

John Adams¹ posait ainsi les premiers éléments d'une philosophie politique : « Partout où il se trouve des hommes, des femmes, des enfants, qu'ils soient vieux ou jeunes, riches ou pauvres, nobles ou vils, ignorants ou instruits, chacun s'attache au désir d'être vu, entendu, discuté, approuvé et respecté par les gens qui l'entourent et qu'il connaît » (page 47). Adams considérait le désir d'exceller comme une vertu en opposition au vice de l'ambition. Et c'est donc ce désir d'exceller qui pousse les hommes vers la sphère publique.

Mais, pour qu'un processus de révolte contre l'oppression puisse se transformer en processus révolutionnaire, il est nécessaire qu'une « fraction suffisante du peuple soit prête pour un effondrement du régime » (page 40), qu'elle ait acquis « un désir passionné de participer aux affaires publiques et un dégoût non moins passionné pour l'hypocrisie et la bêtise de la « bonne société » » (page 40-41). Il est donc également nécessaire que le peuple soit préalablement – ou au moins parallèlement – libéré de la peur et du besoin. Je cite Hannah Arendt : « Être libre pour la liberté signifie avant tout être libéré, non seulement de la peur mais aussi du besoin » (page 52). C'est, à mon sens, la phrase clé de cet ouvrage, dont est tiré le titre.

Hannah Arendt parle longuement des différences fondamentales entre les deux révolutions du XVIII^e siècle. La première concerne les types de gouvernement en place avant la révolution. Alors qu'en France régnait une monarchie absolue, la monarchie parlementaire anglaise était un gouvernement modéré qui avait développé un régime complexe d'autogouvernement auquel il ne manquait plus que la fondation explicite d'une république et

dans les colonies américaines les habitants étaient « groupés par la loi en corporations ou corps politiques ayant le droit de tenir leurs propres assemblées municipales, où ils délibéraient des affaires publiques »... « ce fut dans ces assemblées de villes ou de districts que se façonnèrent d'abord les sentiments du peuple »² (page 41-42).

Mais la différence principale concerne les aspects sociaux. Le peuple américain n'était constitué que des « hommes libres » qui étaient libérés de leurs besoins par l'existence d'un « peuple » invisible, celui des esclaves noirs, qui n'étaient pas considérés comme des citoyens et n'avaient donc aucune raison, au regard des révolutionnaires de participer à la révolution. La révolution américaine n'a été qu'une révolution pour « la liberté politique » et n'a pas eu besoin de passer par un processus de libération des oppressions sociales et en cela il s'agit, en quelque sorte, d'une révolution « réussie ».

La révolution française, par contre, devait, pour exister s'appuyer sur l'ensemble du peuple et elle a eu à affronter l'état d'absolue pauvreté d'une grande partie de ce peuple, « la tâche formidable de libérer ceux qui n'étaient pas tant contraints par l'oppression politique que par les nécessités de la vie. » (page 54) et « le caractère irrépressible d'un mouvement qu'aucun pouvoir humain n'était plus en mesure de contrôler » (page 62). C'est pourquoi, selon Hannah Arendt, la révolution française qui a échoué sur le plan politique, reste celle qui a donné son nouveau sens au mot révolution : « pour la première fois dans l'histoire, (elle a permis) d'amener le peuple dans les rues et de le rendre visible » (page 54).

Et les hommes, les révolutionnaires, qui étaient préoccupés surtout du gouvernement et de la réforme de la monarchie « se virent confronter à une tâche nouvelle, celle de libérer le peuple de la misère : de le libérer pour qu'il soit libre » (page 58). Une nouvelle forme de révolution était née et Marx pouvait dire à propos de celle de 1848 que « la révolution signifiait désormais le renversement de la société bourgeoise, alors qu'elle avait signifié jusque là le renversement de la forme de l'État »³ (page 59).

Cependant, cette nécessité d'une libération avant la liberté, ou si l'on préfère d'une première phase révolutionnaire axée sur les droits sociaux, sur la libération de la peur et des besoins, peut faire échouer la seconde phase révolutionnaire, celle de l'accès à la liberté politique au sens plein. En effet, les revendications sociales du peuple, celles dont il s'agit quand il s'agit de faire le bonheur du peuple, peuvent être tout aussi bien garanties par un pouvoir despotique, voire totalitaire. Et les révolutionnaires français ne se sont certainement pas rendu compte qu'il pouvait s'exprimer de la même façon que des despotes éclairés. Saint-Just⁴ pouvait par exemple dire « La liberté du peuple est dans sa vie privée, ne la troublez point... que le gouvernement ne soit une force que pour protéger cet état de simplicité contre la force même »⁵ (page 66) et Charles 1er d'Angleterre⁶ soutenait dans son discours sur l'échafaud que « la liberté du peuple consiste à avoir le gouvernement qui garantisse le mieux sa vie et ses biens, et non de prendre part au gouvernement, qui ne le concerne en rien »⁷ (page 67). On ne peut être que frappé par la similitude de ces deux citations.

Dans les dernières pages du texte, Hannah Arendt, aborde un autre aspect de la liberté, « c'est l'idée que la liberté et l'expérience réelle de lancer un nouveau commencement dans le continuum historique doivent coïncider » (page 74). Une idée portée par les révolutionnaires du XVIIIe siècle pour qui « être libre et commencer quelque-chose de nouveau était perçu comme une seule et même chose » (Page 77). « Le sens d'une révolution est la réalisation de l'une des plus grandes et plus élémentaires potentialités humaines, l'expérience inégalée d'être libre d'accomplir un nouveau commencement » (page 74).

L'idée centrale de ce texte qui est que l'on ne peut accéder à la liberté pleine et entière, la liberté politique, qu'une fois libéré de la peur et du besoin, m'a inspiré trois interrogations.

Il s'agit certainement d'un raccourci un peu grossier mais ce qui m'est venu à l'idée immédiatement ce sont les différences entre le mouvement des Nuits Debout de 2016 et celui de Gilets Jaunes en 2018-2019 : dans les Nuits Debout, les participants souhaitaient un changement politique, un changement de régime, quelque-chose de « nouveau » mais qu'ils en avaient oublié les conditions réelles de vie de la population et son souhait d'une amélioration de ces conditions de vie. Le mouvement des Gilets Jaunes, à l'inverse, partait de revendications sociales « plus de pouvoir d'achat », « moins d'impôt » mais ne souhaitait pas « fondamentalement » d'un changement de régime. Au mieux un changement de responsables à la tête du régime. D'un côté, il y avait donc les prémices d'une révolution politique

(d'un besoin de liberté) qui ne pouvait pas aboutir « sans le peuple » et de l'autre les prémices d'une révolution sociale (d'un besoin de libération) qui ne pouvait aboutir qu'à accepter quelques concessions (des miettes) de la part du gouvernement en place. Il y a bien eu des tentatives de jonction de ces deux mouvements mais le plus souvent c'est l'incompréhension mutuelle qui a prévalu. Si j'en crois Hannah Arendt, ce sont donc deux « révolutions » avortées faute d'avoir pu/su se relier.

Que signifie aujourd'hui, pour la majeure partie de la population de nos pays occidentaux, le fait d'être libéré de ses besoins ? Ce que demande la population aujourd'hui ce n'est plus « du pain » – comme les femmes l'avaient fait en marchant sur Versailles en octobre 1789 – mais « du gaz-oil moins cher », l'accès pour tous aux outils numériques (« lutte contre la fracture numérique »), aux vacances, aux voyages... bref à la consommation. Peut-on encore parler de « besoins » ? On peut surtout, je pense, parler d'aliénation à des besoins « créés » par le système économique-politique pour assurer sa survie. Dès lors, s'il ne s'agit pas de réels besoins, quel est le frein à « notre liberté d'être libre » ?

Il se dit que si les mouvements actuels ne parviennent pas à se transformer en révolution (c'est-à-dire à la mise en place de quelque-chose de « nouveau »), c'est parce que nous avons « encore trop », que nous ne « manquons pas assez ». On ne ferait pas la révolution le ventre plein ! Mais la fait-on le ventre vide ? Est-ce qu'il ne s'agit pas alors plutôt de révoltes, de rébellions que de révolutions ? Il faudrait alors avoir de quoi manger, de quoi subvenir à ces besoins primaires (qui restent cependant à

définir) mais ne pas avoir trop, ou plutôt savoir se passer du reste pour dépasser nos aliénations et accepter qu'un réel changement politique vienne un tant soit peu bousculer nos modes de vie...

Avec le confinement vécu en 2020, il y a une forme généralisée d'assignation à domicile, imposée « pour le bien de tous ». Qu'avons nous à dire de la liberté dans ces conditions ? Quelles sont nos libertés « empêchées » ? Si je reprends la distinction faite par Hannah Arendt, il y aurait d'un côté les « empêchements » de subvenir à nos besoins. Mais, justement, cela ne nous permet-il pas de relativiser ces besoins, de mettre le doigt sur certaines de nos aliénations ? De nous interroger sur les besoins qui nous manquent réellement ? Il y a d'autre part les « empêchements » à notre liberté « politique » qui se concrétisent essentiellement dans les interdictions de rassemblements, de réunions ou d'occupation de l'espace public. C'est, il me semble, cette perte de liberté qui est la plus cruciale aujourd'hui : comment « faire commun » autour de ces idées sans se rencontrer ? L'outil internet – qui nous aliène au système – même s'il permet de « communiquer » ou de « s'informer » – permet-il de générer ce « désir passionné de participer aux affaires publiques » autrement que protégé derrière son écran ? Permet-il un véritable engagement ? Cependant cette expérience de confinement nous ouvre paradoxalement une autre liberté en nous offrant du temps, peut-être la denrée la plus rare dans nos sociétés, du temps pour lire, échanger avec nos proches ou avec des plus lointains par médias interposés et surtout réfléchir... et pourquoi pas écrire, c'est une forme de « liberté d'être libre » fondamentale qui nous permet de nourrir notre pensée.

Notes :

¹ *John Adams – président des États-Unis d'Amérique de 1797 à 1801, vice-président de 1789 à 1797 – est considéré comme l'un des pères fondateurs des États-Unis et a joué un grand rôle dans la révolution américaine.*

² *John Adams – Lettre à l'abbé Mably - 1782*

³ *Karl Marx – Les luttes de classes en France - 1850*

⁴ *Saint Just – Acteur majeur de la révolution française, il sera guillotiné en 1794 pendant « la terreur »*

⁵ *Saint-Just – fragments d'institutions républicaines - 1793-94*

⁶ *Charles Premier d'Angleterre – roi de 1625 à 1649 – a combattu contre la mise en place d'une monarchie constitutionnelle et contre le parlementarisme. Il est considéré comme un précurseur du mouvement des « despotes éclairés »*

⁷ *Charles 1er d'Angleterre – discours sur l'échafaud - 1649*

Notre devenir furtif, vous avez dit ?

Yoann Michel

Yoann MICHEL, militant éducatif de 27 ans, rencontre l'éducation populaire en 2011 à travers l'association Genepi, qui œuvre au décloisonnement des institutions carcérales. Il est alors élève-ingénieur en Picardie. Ses rencontres et ses questionnements éducatifs, d'étudiant d'abord et progressivement de formateur associatif, participent grandement au fondement de son engagement politique et le conduisent à Rennes en 2016. Il continue d'y explorer les différentes facettes de l'éducation populaire et différentes formes de militantisme. Il s'engage fin 2018 dans le Séminaire Itinérant du Réseau des Crefad.

De quel « nous » parlons-nous ? Il y a celui évident des associations d'éducation populaire¹, mais aucun de « nous » n'est uniquement membre d'une association ou d'un réseau, c'est donc qu'il y a des facettes de « nous » qui s'expriment et se construisent en-dehors. Et réciproquement, des facettes de l'éducation populaire, des habitudes, des pratiques, se promènent dans des espaces qui vont jusqu'à ignorer son existence. Des petits morceaux d'Entraînement Mental², des bouts de lectures des Furtifs, des sonnettes d'alarmes quant aux libertés pré ou post pandémie, des appétits de compréhension et des soifs d'imaginaires en guise de carburant pour des engagements variés, tout cela existerait sans « nous » et existe un peu plus avec. Alors quel est ce « nous », multiple et diffus, dont il s'agirait d'interroger le devenir furtif ? Et quelle furtivité de ce « nous » sommes-nous prêts à sacrifier au moment même de pose cette question ? Comment nous reconnaitrons-« nous », furtifs, furtivement ? C'est-à-dire, « comment nous reconnaitrons le « nous » dont il est question ? » mais aussi « comment reconnaitrons-nous ce qui

est furtif ? » et encore « comment sera-t-il possible de reconnaître furtivement ? ».

Les trois grands sens³ de « reconnaître » sont « identifier », « accepter pour vrai, admettre », « se retrouver, se repérer ». Avec ces déclinaisons, je comprends mieux mes questions sous-jacentes à celle de « notre devenir furtif » : y a-t-il des caractéristiques, une nature, une identité qui permettent de cerner le « nous » ou la furtivité, de les identifier d'abord, d'admettre leur existence, de les considérer ensuite ? Peut-on se reconnaître (furtif) sans s'être connu (furtif), se retrouver, se remémorer sans avoir incarné, vécu ? Peut-on s'orienter dans un devenir furtif sans partir en reconnaissance ? Plus que jamais il me semble, la notion de furtivité impose la non dissociation entre pensée et action et poser la question du devenir furtif est pour moi une invitation à explorer des futurs possibles avec la créativité comme lampe torche et nos expériences passées et en cours comme carte (ou inversement). Peut-être même plus qu'un devenir en actes-pensés, un devenir furtif serait un devenir

en être. Que c'est difficile (et excitant) d'ores-et-déjà de se dire qu'un devenir furtif, quel qu'il soit – et je n'ai pas émis la moindre idée à propos de furtivité –, impliquerait que l'on soit furtif et non pas que l'on agisse furtivement. Un devenir comme une évolution de l'être, processuel peut-être, mais reconfigurant entièrement le « je » et le « nous » que nous connaissons.

Laissons le « nous » de côté un instant et disons « je ». Je vis en colocation à Rennes avec des militants et en lien avec d'autres colocations de militants, plus ou moins anarchistes. Je suis engagé dans des associations d'éducation populaire politiques, qui se reconnaissent plus ou moins entre elles. Je côtoie plusieurs groupes politiques plus ou moins affinitaires, plus ou moins informels, à l'initiative d'actions plus ou moins publiques. Je suis pion dans un lycée depuis un an après quelques années de RSA en guise d'allocation au militantisme. Je ne saurais dire actuellement ce que je ferai dans deux ans, si je serai toujours à Rennes, entourés de personnes, de groupes et de structures semblables. Alors comment penser mon devenir furtif ? Peut-être en commençant par identifier ce qui se joue en rapport avec la furtivité dans chacune des scènes de ma vie.

Chez moi

Disons pour faire simple que ma colocation, c'est ma vie privée tant bien même elle est poreuse avec un certain milieu militant. Disons que pour accéder au logement nous avions mes colocataires et moi enjôlé nos situations (financières, statutaires), que nous nous sommes toujours gardés d'aller taper du poing sur la table

en réunion de copropriété mais que nous discutons avec les voisins, provoquons l'installation d'un composteur partagé, découvrons au fil du temps des voisins avec qui la rencontre est agréable, sans trop nous dévoiler. Disons que notre liberté c'est d'habiter comme bon nous semble, à six en dortoir dans un appartement pour quatre, en faisant les poubelles, en passant par le balcon plutôt que par la porte et que notre sécurité c'est la discrétion vis-à-vis de notre propriétaire et de nos voisins délateurs. Jusque là le jeu de balance n'est pas trop compliquée, certes tous les noms sur la boîte aux lettres éveillent les soupçons, mais guère plus que les préjugés courant sur l'âge, et passer par le balcon n'est même pas interdit par le règlement intérieur de la copropriété. Mais disons maintenant que pendant une AG contre la réforme des retraites je retrouve une de mes voisines, qu'en cultivant les espaces verts (illégalement) aux abords immédiats du balcon une de mes colocataires discute avec un autre voisin travaillant dans une radio et qu'il est très intéressé par la démarche, que pendant le confinement d'autres voisins encore affichent des opinions politiques anarchistes. Des opportunités de tisser des liens, d'offrir une plus grande résonance au caractère politique de notre mode de vie et probablement de gagner en autorisation se présentent. Cela ressemble à la possibilité de davantage de liberté, ou en tous cas cela vient flatter chez moi une sensibilité anti-autoritaire, pourtant je vis déjà comme bon me semble là où je suis. Je ne suis en fait empêché de rien. Quel intérêt ai-je à officialiser, formaliser, organiser des rencontres, des discours, avec des voisins à partir du moment où je les ai reconnus comme de potentiels alliés ? Depuis chez moi, en tant qu'habitant et

non en tant que militant, pas si évident à dire. Et pourtant, je suis bien content d'avoir identifié ces potentiels alliés, dans le cas où passer le balcon deviendrait interdit ou dans le cas où je souhaiterais faire une grève de loyer faute de revenu lors de la seconde vague de Covid 19, bref dans le cas où. « Dans le cas où » ici, est-ce que ça n'est pas ma sécurité, ma sécurité un peu biaisée de militant sans doute, la sécurité de pouvoir rentrer dans un rapport de force dans le cas où la discrétion ne suffit plus ? Ma sécurité en cas d'échec du mode furtif d'habitation ?

Ce regard sur ce qui se joue de furtif dans mon foyer m'aide à formuler une première question : est-ce que la furtivité est une nécessité qui découle de la précarité ? Est-ce qu'il est possible d'être furtif sans « embrasser » un certain degré de précarité ? Car si mon mode d'habitation et ma situation personnelle correspondait aux standards idéalisés de la société, si j'étais propriétaire, salarié, en couple avec enfants pour le dire tout en nuances, être furtif n'aurait aucun sens, je serais déjà invisible dans la masse (réelle ou imaginaire), conforme. Et en même temps je serais déjà du côté du pouvoir (à un certain degré) et je n'aurais nullement le besoin d'être discret. Ainsi il y aurait une tension entre d'un côté une certaine marginalité, à la fois précarité et marge de manœuvre pour être furtif, et d'un autre côté un certain conformisme, à la fois pouvoir et fixité.

À Pôle Emploi

Mon intuition est que la question de la furtivité ne se pose pas de la même façon sur nos scènes privées et sur nos scènes

publiques. La scène administrativo-professionnelle incarne selon moi assez bien une dimension « grand public » de nos vies. Lorsque je me décide à postuler pour être Assistant d'Éducation (AED en langage administratif ou pion en langage courant), outre mon intérêt pour le contact avec des ados et une vague nécessité financière, l'une de mes motivations se formulait comme le souci de « passer sous le seuil radar de Pôle Emploi ». En d'autres termes, je pensais que mon rapport à l'emploi était suffisamment anormal pour que les administrations déléguées de l'État puissent me « repérer », que ma furtivité était en danger. Prendre un mi-temps pour un an était en cela une sorte de compromis que je n'ai pas vécu comme une restriction de ma liberté (de m'engager bénévolement dans des associations par exemple) mais au contraire comme une préservation de ma liberté de discrétion. Une façon peut-être d'appliquer une version politique du fameux « vivons heureux, vivons cachés », sauf que ce n'est pas le bonheur qui est directement visé mais la liberté. Le paradoxe réside dans le fait qu'à cet endroit, il me semblait devoir me manifester, me rendre visible pour rester caché. Pour le dire autrement, j'ai pris le parti de jouer un rôle, à la vue de tout le monde, un rôle de pion/AED reconnaissable par tous, pour préserver certaines marges de manœuvre. Il y a sans doute une part de fiction là-dedans, je ne suis pas sûr que « se faire bien voir par Pôle Emploi » change fondamentalement mes possibilités de financement d'une formation par exemple, mais je peux au moins dire qu'au moment de ce choix, une question s'est posée à peu près en ces termes : devenir pion me confère-t-il davantage de sécurité (financière, administrative) et/ou plus de liberté ? En

disant cela, je réalise que l'expression « préférez la liberté à la sécurité » qui accompagne nos interrogations de « devenir furtif », vient me gratter. N'y aurait-il pas, dans certains cas au moins, des façons de gagner sur les deux plans ? En distinguant peut-être précarité et insécurité, confort et sécurité, et en considérant la sécurité par le prisme de la furtivité et donc de l'anonymat ou du camouflage. C'est à cet endroit je crois que je fais le lien avec un devenir furtif « en être » et non pas seulement « en faire », probablement du fait de mon imprégnation d'une certaine culture militante où la précarité est le prix « normal » à payer pour militer, voire un rite de passage, une transformation (encore une fois, réelle ou imaginaire) désirable de l'être permettant hypothétiquement d'habiter les marges.

Mais si dans l'exemple que je propose ici, la furtivité se joue dans les rôles que l'on joue, quelle différence y a-t-il entre jouer un rôle et se conformer ? Que veut dire devenir furtif : se faire comédien, travesti, se faire caméléon ? Comment trouver les compromis qui permettent de la souplesse, de la marge de manœuvre, de la liberté en somme, sans tomber dans celui de l'adaptabilité, de la malléabilité tant attendues de la part d'une société qui confond liberté et contorsionnisme ? Dit autrement, comment le « jeu de rôle » ne devient-il pas systématique, comment éviter de se diluer dans les apparences, au détriment de ce pourquoi nous voulions en premier lieu sauvegarder notre liberté ? Car la question de notre devenir furtif ne doit pas occulter celle des finalités mais les intégrer. C'est à mon avis sous-entendu, mais autant le dire clairement, il ne nous intéresse pas de réfléchir à un devenir furtif en tant que fin en soi, peut-être même que la furtivité serait alors

dénaturée, penser notre devenir furtif c'est penser les moyens de notre discrétion, notre condition d'anonyme, dans une perspective de lutte. Mais une lutte pour quoi, contre quoi, cette question-là doit rester vivante peu importe les moyens mis en œuvre ou les transformations ontologiques.

Pour l'association

Elle doit rester vivante notamment dans nos associations. En tant qu'individu, ma furtivité est une tension entre mes valeurs, mes désirs et ma capacité à jouer certains rôles pour rester anonyme. Je peux éventuellement me demander quelle différence je fais entre jouer au pion, ou jouer au chômeur consciencieux et être un chômeur consciencieux, pion. Mais dans la question de « notre devenir furtif », dans « nous », il y a la dimension collective, que les valeurs et principes ne suffisent pas selon moi à définir. Je ne crois pas, peut-être que je me trompe, qu'on puisse parler d'une éthique collective. Un exercice collectif des responsabilités oui, une déontologie d'accord, mais l'association (si le collectif est une association) n'est pas un être pensant, jugeant, c'est une structure organisée qui regroupe et agence des pensées, des jugements. Sa boussole ce sont les finalités. Bien sûr, si les vents sont contraires, elle peut décider de faire des détours pour atteindre ses buts, louvoyer, zigzaguer, se faire remorquer par une plus grosse structure qui fonctionne au fioul, bref, elle peut jouer sur les moyens. Et la furtivité c'est je crois le résultat de certains choix de moyens. L'association c'est une personne morale, avec un intérieur et un extérieur, avec des facettes grand-public et des facettes privées, ou, publiques de façon restreinte. L'association

c'est déjà un « nous » mais c'est encore un « je », parmi un réseau d'associations par exemple ou face à des politiques publiques, c'est encore la possibilité d'une parole, d'une identité singulière bien que déjà le résultat de rencontres de « je » individuels. Que penser alors d'un devenir furtif d'une association, d'un « nous » en particulier, sans pour autant trancher l'interrogation de départ sur le « nous » ?

Inspirée par une imaginaire de piraterie pioché dans le livre Parti pour Croatan de Michel Vézina, l'association que nous appellerons Charivari dans laquelle j'étais très largement engagé les trois dernières années, a organisé deux années de suite un rassemblement sur trois ou quatre jours d'associations et collectifs informels dans le but de mettre au travail nos questionnements respectifs (modes d'organisation collective, rapports aux institutions, pédagogie sociale, rapports de dominations...). Avec l'aide ou la participation de différentes associations, groupes, individualités, Charivari a mis sur pied deux longs week-ends de « formation » ou de « réflexivité sur nos pratiques » avec comme angles proposés la triche, la fuite perpétuelle et les comptoirs, les marges. Du même coup Charivari interroge l'existence et la pertinence d'un « nous » de type réseau ou alliance avec des personnes et personnes morales extérieures à Charivari. Ambiance grandes tentes et chapiteau, cantine collective, ateliers en intérieur ou en extérieur, soirées festives et camping ou dortoir sur place, le lieu de la formation étant lui même le fruit d'une copinage à tendance partenariale avec un groupe local d'une association de scoutisme laïque. Les frais sont réduits au minimum, les intervenants sont tous bénévoles et ils sont nombreux, la cuisine,

l'organisation en amont, le montage du site sont fait par des bénévoles à partir de matériel mutualisé gratuit ou prix libre. Une demande de subvention est cependant effectuée, et obtenue, sans elle l'événement aurait été déficitaire dans une marge supportable, avec il se retrouve clairement excédentaire permettant d'envisager une rémunération pour les intervenants d'une éventuelle troisième édition. Quel bilan d'après moi de cette première interrogation collective de la furtivité et du « nous » ? Il m'a semblé que chaque groupe, chaque association possédait déjà ses habitudes propres et que ce sont en grande partie celles-ci qui conditionnent les rôles que groupes et associations jouent. La question du à qui ou à quoi montrer « patte blanche » peut éventuellement se poser collectivement mais trouvera principalement sa réponse dans les sensibilités et aisances particulières des personnes qui composent les groupes et associations. Pour une même problématique de trouver de l'argent par exemple, certains n'hésiteront pas à monter des dossiers de subventions ambitieux, d'autres à mettre en place de l'autofinancement, d'autres encore à diminuer les dépenses et se passer le plus possible d'argent. Quand il s'agira d'agir concrètement sur l'ouverture vis-à-vis de l'extérieur de telle association ou tel groupe, certains iront spontanément vers un site internet, un local avec une permanence, des forums organisés par la ville, du bouche-à-oreille, l'organisation d'un événement public, etc. Tant est si bien qu'à mon avis, chaque groupe ou structure se retrouve peu à peu figée dans certaines pratiques, dans un certain rapport à la transparence ou à l'anonymat, laissant plus ou moins entrer en son sein des logiques extérieures, qu'elle soient administratives, économiques ou idéologiques, du fait de leur

environnement particulier. « Nous », ces associations et collectifs, sommes toutes et tous respectivement ancrés – dans un territoire, un réseau, un public, ça c’est l’histoire qu’on aime raconter – mais aussi ancrés, arrimés, de façon intransitive, fixés à une place, dans un rôle, enchaînés à nos habitudes, statuts, histoires. Des associations fonctionnant main dans la main avec un grand nombre d’institution d’État aux petits collectifs anarchistes informels qui se retrouvent toujours aux terrasses des mêmes bars, tous avons décidé d’une certaine forme de furtivité en abandonnant la question du « nous », devenant extrêmement identifiable, repérable et donc vulnérable. Il me semble donc que la structure associative, et dans une moindre mesure le groupe informel, en tant que forme de « nous » connu et reconnu, ne constituent pas en tant que tels des espoirs de furtivité. En revanche, je ne peux m’empêcher de croire que depuis nos ancrages respectifs il est possible de trouver des formes composites au « nous », des hybridations de nos « je » collectifs, des formes qui se renouvellent plus souvent, plus rapidement, des façons de s’échanger non pas des outils, des techniques ou des compétences mais des apparences, à la manière du groupe informel ayant une structure associative comme vitrine pour les administration, à la manière de Charivari qui emprunte à des associations copines une légitimité acquise de plus longue date pour organiser un week-end de formation pirate. Dans Star Wars, la Résistance en lutte contre l’Empire se cache, fuit en permanence et nous suivons ébahi les prouesses des héros. À la fin, la Résistance gagne car elle se découvre beaucoup plus étendue qu’elle ne le croyait. La question de notre devenir furtif n’est donc peut-être pas de savoir si nous trouverons une planète où vivre à l’abri des

regards de l’Empire (et puis c’est qui l’Empire ? Les voisins, la police, l’État, le capitalisme ?) ou si nous deviendrons des pilotes de X-Wing hors pairs, mais de savoir sur qui « nous » pouvons compter, comment les découvrir, comment apprendre à faire confiance à des apparences extraterrestres. Qui sont les Ewoks, les Lando Calrissian et les Chewbacca de notre galaxie éduc pop machin truc chouette ? En s’associant à qui pourrons-nous « nous » cacher, « nous » approcher au plus près de l’adversaire, parler une « notre » langue ? En cela, notre devenir furtif pourrait être un pari, celui que nous trouverons plus de liberté et de sécurité dans l’association de personnes, groupes et personnes morales a priori très éloignés, le pari de l’étrangeté gagnante sur le confort et de l’incertitude gagnante sur les habitudes. Incertitude et étrangeté, voilà peut-être des pistes à suivre et à « embrasser », des signes à repérer, pour un devenir furtif.

Notes :

¹ Les associations d’éducation populaire constituent en réalité un ensemble, et des ensembles, qui sont loin d’être évidents à cerner, tant les définitions de l’éducation populaire, les discours et les pratiques qui s’y rattachent sont divers et parfois opposés. Pour éviter de refaire ici les débats, un « nous » évident pourrait être l’ensemble des associations de l’éducation populaire dite politique ou plus simplement et de façon plus restrictive encore le réseau des Crefad (duquel l’appel à contribution émane) et ses alentours.

² <https://www.entrainementmental.org/>

³ N’en déplaise à Damasio pour qui les mots sont parfois inspirants et inspirés, voici la définition de reconnaître : <https://www.cnrtl.fr/definition/reconnaître>

Où va le travail ?

Renato Curcio

Renato Curcio est directeur de l'éditoriale *Sensibili alle foglie* et organise des chantiers de socio-analyse narrative. Dès 2015, il a initié une réflexion sur les nouvelles technologies numériques et leurs effets sociaux. Dans le passé, il a participé activement aux mouvements politiques des années 1960 et 1970, et l'expérience armée des brigades rouges. Il a purgé 24 ans de prison dans les principaux pénitenciers spéciaux italiens.

Notre époque est imprégnée d'incertitudes. Cette certitude paradoxale pourrait aussi être une bonne occasion pour raviver l'imagination longtemps endormie sur l'état actuel des choses, sur ses dérives inquiétantes et sur ses transformations souhaitables. Un bon pas dans cette direction semble être celui de soumettre à une plus grande attention critique certains processus sociaux qui affectent et bouleversent les territoires traditionnels du travail et la vie quotidienne des travailleurs

Le « travail à distance » en l'occurrence, dont les modalités sont désormais intentionnellement entassées dans la valise sémantique de l'adjectif « smart » - intelligent, brillant, à la mode - peut-être pour les rendre plus attractifs et dissimuler, en même temps, leurs douloureuses implications. Ces dernières années, en Italie, seules quelques expériences de télétravail avaient trouvé un intérêt dans quelques entreprises ou dans des domaines institutionnels très particuliers. Suite à l'invasion du covid-19, en revanche, la modalité « à distance » d'organisation du travail, même si dans des versions presque

toujours improvisées, en fonction des prescriptions d'urgence sur la « distanciation sociale », a enregistré un bond dans son statut soudain. Comme l'a tout de suite remarqué Erich Schmidt, ancien PDG de Google, « ces mois de quarantaine nous ont permis de faire un bond de dix ans »¹ Et « dix ans », dans les territoires actuels du travail capitaliste, équivalent à cent du siècle passé.

L'épopée de la nouvelle ère

Par beaucoup, le « saut » dont parle Schmidt est catégoriquement salué comme le début d'une nouvelle ère. L'ère du capitalisme numériques s'est déroulée. En revanche, au cours des cinq derniers mois, au cours desquels la secousse du virus pandémique a mis en péril l'avenir même de nombreuses entreprises et emplois, la ressource de la numérisation s'est chargée d'un fort pouvoir d'économie. Les grandes entreprises mondiales ont magnifié ses vertus pour imposer leurs marchandises sur le marché.

Les gouvernements et les institutions l'ont accueilli à bras ouverts pour ne pas tomber dans l'abîme de la stase et suggérer aux citoyens un comportement obéissant au nom de l'intérêt général et de la santé publique. Dans ce contexte, adhérer aux appels à contourner les restrictions à la circulation des corps par des pratiques numérisées - travail à distance, formation à distance, commerce en ligne, communication de plate-forme - est également apparu à de nombreux citoyens comme une obligation morale voire une embauche de responsabilité sociale. Une invitation qui, si elle était rejetée, aurait conduit à un nouvel isolement et à des réprimandes institutionnelles. Il se trouve que le sens plus profond du changement de paradigme est resté inaperçu et certaines implications dangereuses à moyen terme - l'obsolescence des métiers et des professions, le déclassement important de certaines figures du travail, le spectre du superflu ultime pour d'autres - ont été largement négligés.

Jeremy Rifkin est un champion de cette épopée de «distanciation sociale»: «Il faudra étudier de nouvelles façons de se comporter, d'étudier, de travailler, de vivre en société pour TOUJOURS garder une distance sûre les uns des autres.»² Hier, il y avait le capitalisme avec toutes ses distorsions, aujourd'hui «nous avons le Web et nous pouvons entrer sur la scène du» capitalisme social «. Cela nous permettra de réduire les relations proximales, de maximiser les connexions numériques et de stabiliser les» distances de sécurité «. En bref, un travail plus intelligent, plus de e-learning et d'enseignement à distance, plus de téléconférences, plus d'intelligence artificielle et le capitalisme numérique deviendra enfin «social».

D'autres, dont Richard Sennet, ont plutôt exprimé une forte perplexité. Un grand nombre d'emplois, a souligné le sociologue américain, «accomplissent des tâches qui nécessitent un contact physique permanent. La plupart des travailleurs manuels - je pense que les nettoyeurs, les transporteurs, les infirmières hospitalières, etc. - ne peuvent pas. On verra une augmentation significative des inégalités entre la bourgeoisie et la classe ouvrière ».³ Comme nous le verrons aussi, et en effet nous le constatons déjà, une réduction considérable du travail de bureau - plusieurs dizaines de milliers de travailleurs rien qu'en Italie - et une forte augmentation de la précarité; en particulier de «précarité masquée», car le travail à distance, en termes contractuels, est par définition - et sera de plus en plus - juste cela.

Le travail mange la vie

Si nous focalisons désormais notre attention sur les phénoménologies du travail à distance, la caractéristique la plus marquante est l'élargissement des politiques hégémoniques de l'entreprise du temps de travail, calculé sur le lieu de travail, à la durée de vie. Après tout, cette capture du temps de vie est ce que nous montrent de plus en plus fréquemment ces travailleurs penchés sur leurs tablettes ou désireux de bricoler compulsivement les smartphones d'entreprise dans les métros, les bars ou les trains de banlieue⁴. Une capture qui s'agrandit et s'installe également dans leur maison où le travail à distance ronge ce que, à l'époque du fordisme, on appelait par euphémisme le « temps de la vie ». L'affirmation du travail

à distance ne présage donc pas, comme le voudrait l'annonce qui en est faite, des libertés personnelles nouvelles et plus larges. À la fois parce que de « smart » il y a peu ou rien, et parce que c'est plutôt la prétention arrogante des entreprises de prendre, en plus du temps de travail sous contrat, également le domicile des travailleurs, leur santé et leurs données sensibles. Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir ces aspects mais trois indices emblématiques rapides peuvent nous donner matière à réflexion.

Les habitations.

Compte tenu de la métamorphose en cours de la vie urbaine, les appartements se transforment en lieux surpeuplés de cohabitation élargie et obligatoire pour des raisons économiques et de survie évidentes. Le partage d'espace par les parents et les enfants avec le travail, les études, les habitudes culturelles et les besoins subjectifs est de plus en plus fréquent. Dans ces cas, le travail à distance se révèle clairement pour ce qu'il est: une soustraction et un vol d'espaces de vie.

Santé.

« Je travaille comme gardien médical pour l'ASL. Pas de relation directe avec les patients. Toutes les consultations se font par téléphone ou par chat vidéo. Les gens parlent de leurs maux et envoient des photos. Mais comment faire un vrai diagnostic de cette manière ? Au final, tout est résu avec la prescription de quelque médicament. Autant nous remplacer par Babylon

Health, une application utilisée en Angleterre qui remplit les mêmes fonctions robotiques et sans intervention humaine ». Mais aussi: « Depuis plus de 2 mois j'essaye de vivre avec un très mauvais acouphène causé par une surexposition à des sons artificiels en raison de mon travail de psychothérapeute à distance. Ces mois ont été difficiles pour les nombreux patients que je suis, certains risquant même de se suicider : la posture, les sons artificiels et le stress m'ont malheureusement laissé cette mauvaise marque. J'espère vraiment que ça passe car entendre un bruit bilatéral constant est très difficile à gérer ».

Données sensibles.

Les télétravailleurs, pour parler clairement, par rapport aux données qu'ils produisent et échangent en exerçant leur activité totalement tracées à plusieurs niveaux, ne sont pratiquement pas protégés et, quelle que soit leur manière de penser à ce qu'ils font, pour ces données et métadonnées, ils ne sont d' aucune manière compensés. Du reste, canalisés dans les « cloud » des méga-entreprises privées qui fournissent l'infrastructure de la plate-forme, ils contribuent à renforcer les multiples élaborations que les entreprises revendent ensuite à leurs propres clients et institutions.

Par exemple, alors que Google vend des services tels que Google Meet pour les vidéoconférences et un canal de messagerie réservé à l'établissement scolaire, il lance le programme « Italia Digitale » pour la collecte et le traitement de données dans ses nouveaux clouds à Milan et Turin. qui seront générés sur ses plateformes. Même chose que Microsoft fait avec sa plateforme

Teams qui a des accords avec différentes universités. Ou encore, WhatsApp du groupe Facebook pour une infinité d'échanges interpersonnels, inter-entreprises, y compris coopératives.

L'échange des méthodes de travail n'altère en rien le rapport de production. Lequel, de la plus grande « agilité » - euphémisme ignoble ! - ce qui lui permet de profiter de l'occasion pour augmenter encore plus son résultat de production. De plus, le nouveau dispositif numérique permet désormais d'intégrer des logiciels de contrôle à distance et de suivi des performances singulières de chaque travailleur en temps réel directement dans les applications de l'entreprise. Une surveillance totale qui, combinée à des contrats à durée déterminée, induit de nouvelles angoisses de performance et pousse très souvent les travailleurs à ajouter un plus d'auto-exploitation à la performance requise.

L'extension invasive du temps de travail tout au long de la vie n'améliore donc pas du tout la qualité du travail, mais piège simplement le travailleur dans une plus grande identification avec l'entreprise. Pire encore, cependant, que l'identification du travailleur à l'entreprise ne correspond pas du tout une correspondante identification de l'entreprise avec le travailleur. Qui, lorsque ses performances ne sont plus satisfaisantes ou que ses compétences professionnelles deviennent obsolètes, en vertu de contrats de connivence, peut être sorti même avec un simple SMS.

Le commandement efface l'autonomie

Malgré tout l'enthousiasme rhétorique et les louanges proclamées par ceux qui tisserent le marketing, le travail à

distance est de plus en plus soumis au domaine algorithmique et à l'intelligence artificielle. Ici aussi, nous nous limiterons à un indice. Par sa caractéristique constitutive, côté travailleur, il est configuré comme un segment d'un système d'entreprise cybernétique. Non seulement il est conçu, adressé, finalisé, piloté, suivi et surveillé par l'organisation systémique du cycle économique mais, dans chacun de ses « moments », il est soumis au domaine algorithmique établi par cette architecture. Je veux dire que la nouvelle frontière, comme l'a souligné Eric Sadin, a une ambition ainsi qu'une intention très claire: pouvoir imposer, sans trop y prêter attention, des dispositifs de « commandement » robotique éclipsés⁵; de véritables « commandes », et non plus seulement des orientations, des poussées, des inductions et des suggestions

Dans de nombreux domaines du monde du travail, cela se produit déjà, du moins en partie. Dans les grands pôles logistiques tels que les éditeurs de logiciels, les centres d'appels, le travail déterritorialisé⁶, les actions et les rythmes des travailleurs ont longtemps été dictés directement au casque, en temps réel, par des postes de contrôle à distance auxquels se réfèrent toutes les données générées. de tous les processus interconnectés, y compris ceux que le travailleur produit à ce moment précis. Ici, cette forme numérisée et cybernétique du « travail sous commandement », note Sadin, inspiré par Hannah Arendt, « éliminant l'espace de la spontanéité humaine » ne se contente plus de « limiter la liberté » mais impose de force une véritable « domination totalitaire »⁷. Entre le commandement externe et l'action de celui qui le reçoit, le temps et l'espace de

toute autonomie sont réduits à zéro. Nous pouvons le vérifier par nous-mêmes. N'est-ce pas ce qui arrive de plus en plus souvent même lorsque nous confions l'accompagnement de certaines de nos actions aux dispositifs d'intelligence artificielle embarqués dans nos outils numériques personnels ? Cela est, et c'est précisément le résultat tendanciel mais inexorable du smart-learning, du smart-working et des smart-cities une fois les appareils cybernétiques relatifs à chacune de leurs pratiques installés.

Algorithmes productifs et nouveaux prophètes

Les algorithmes prédictifs des entreprises mondiales, évalués les big data collectés ces derniers mois, ont tranché le verdict: dans les 5 à 10 prochaines années, le travail à distance occupera la moitié des emplois restants. Le porte-parole faisant autorité de cette prophétie est Marc Zuckerberg lui-même⁸. «Nous apprenons beaucoup de cette expérience», a écrit le PDG de la société Menlo Park sur son profil Facebook. Zuckerberg ne dit pas de bêtises et nous devons donc nous demander quelle est la «chose importante» que lui et ses algorithmes ne savaient pas jusqu'à présent et que en ce moment, ils « apprennent ». La réponse réside peut-être dans ces autres mots: même avec 95% des salariés en «travail à distance», la flambée du trafic sur la plateforme a été gérée efficacement et les revenus de fb ont considérablement augmenté. Bref, avec 95% de salariés en « travail à distance », l'entreprise n'a enregistré aucune baisse d'efficacité et cela peut être interprété comme la meilleure contre-preuve d'une hypothèse stratégique: un système de travail

numérique bien connecté et technologiquement équipé place au second plan planifier le «où vous travaillez» en privilégiant le « comment » ; le travail à distance a donc un bel avenir devant lui. Dans la longue déclaration de Zuckerberg, cependant, une nouvelle préoccupation peut également être observée. Lorsqu'on leur a demandé avec un questionnaire aux travailleurs de son entreprise comment ils évaluaient leur expérience du travail à distance, une grande partie d'entre eux - 50% - ont fait part de leur insatisfaction face à la perte de l'environnement social. Il leur manquait cet «être ensemble» qui génère le partage de l'identité de statut et cet ensemble de liens transversaux extra-travail qui sont contrariés et pulvérisés par l'éloignement physique et social des corps. Maintenant, justement cela me semble être la sonette d'alarme qui mis en garde Zuckerberg. Car s'il est vrai qu'avec le travail à distance la productivité a augmenté, il n'en est pas moins vrai que la dispersion dans la solitude, à la moitié des travailleurs, a engendré une gêne, une insatisfaction énigmatique. Et cela signifie qu'ils n'étaient pas suffisamment préparés pour ce modèle d'organisation du travail; que pour l'avenir, si tel doit être le modèle, une domestication supplémentaire sera nécessaire, une « formation pécifique » pour la naturaliser et la faire accepter.

En effet, la machine organisationnelle au sein de laquelle les connexions remplacent les relations isole et éloigne inévitablement les corps tout en éliminant leurs frictions contre-productives; c'est-à-dire ces micro-intervalles, ces petites pauses, y compris relationnelles, qui, tout en réduisant la concentration sur l'activité et le temps de travail, donnent à leurs

acteurs le soulagement vital de «faire du lien» et de transcender momentanément la déshumanisation du moment de travail; ces porosités qui permettent à leur humanité de respirer, quoique pour un très bref moment. Quand Zuckerberg écrit « Nous apprenons beaucoup de cette expérience », il y fait précisément référence car pour ses algorithmes de surveillance du travail les micro-intervalles improductifs, les porosités relationnelles ne sont que des « résistances ». Des résistances qui justifient la question: comment les réduire sinon simplement les éliminer ? Maintenant, si telle est, me semble-t-il, la question, on peut aussi en déduire la réponse: identifier avec une extrême précision les « résistants » et étudier attentivement l'imagerie et la pratique de leur résistance. Et ce, afin de les remplacer progressivement par de nouvelles recrues soigneusement sélectionnées sur la base de cette étude de manière à pouvoir exclure « a priori » les moins aptes au travail à distance.

Autrement dit, l'imagination des nouveaux employés doit être libre de toute réserve sur le travail à distance et réfractaire à la moindre envie d'agrégation sociale sur le lieu de travail.

Ce que Zuckerberg apprend, par conséquent, c'est que plus le « travail vivant » est assimilé au «travail mort» - au sens que Karl Marx attribuait à ces deux expressions - mieux c'est pour sa plateforme et pour ses actionnaires. En termes simples, sa conception du futur proche se résume ainsi à une formule presque mathématique: produire des utilisateurs déshumanisés de la plateforme au moyen de travailleurs déshumanisés ; c'est-à-dire : produire des biens au moyen de biens⁹. Mais il s'agit clairement de mathématiques pour les robots humanoïdes ou pour les

humanoïdes robotisé et d'ici à leur production à grande échelle, il n'est pas certain que 5 à 10 ans soient vraiment suffisants. Mais on ne dit pas non plus que mille ou cent mille suffisent. Ou que notre avenir doit nécessairement suivre cette voie. Après tout, nous aussi pourrions travailler dur pour en créer un autre.

Notes :

¹ Entretien avec la chaîne de télévision CBS rapporté par Julien Byrgo sur Le monde diplomatique, juin 2020 dans son article : « Bienvenue dans la société sans contacts »

² Entretien avec Jerrey Rifkin, Republica, 30 mars

³ Entretien avec Richard Sennet par Wlodek Goldkorn, L'Espresso, 12 avril 2020

⁴ Si nous regardons autour de nous, nous pouvons observer de plus en plus fréquemment des personnes qui travaillent dans le métro, dans le train, à domicile, en plus des heures dues à l'entreprise. Ce n'est pas un hasard si les pathologies du *sumenage* se développent constamment.

⁵ Eric Sadin, *La siliconisation du monde*, Einaudi, 2018

⁶ Des exemples en ce sens sont rapportés et discutés dans : Renato Cucio, *The colonized future, Sensitive to leaves*, 2019

⁷ Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme*, Einaudi, 2004, p. 555

⁸ Mark Zuckerberg, *profilo fb*, 21 maggio : « I just spoke with our employees about what we've learned about remote working and how we're planning to support it moving forward. I know many other organizations are thinking about this too, so I'm sharing this summary in case it's helpful. »

⁹ « Over the next 5-10 years, I think we could have 50% of our people working remotely, but we're going to get there in a measured way, I think Facebook will be the most forward-leaning company on remote work at our scale, and we've been working on a thoughtful and responsible plan to do this. There are still a lot of open questions about how this will work, so we'll need to keep learning and improving as we go. »

Efadine est en construction et le sera probablement en permanence à chaque numéro car nous sommes bousculés par le quotidien et le manque de moyens.

La baisse de la reconnaissance associative et des soutiens en conséquence de la part de l'État et des collectivités territoriales met à mal les fonctions de réflexion, de recul, de partage, tout ce qui est estimé comme improductif dans un regard du tout économique et dans la dimension du court terme, met à mal les fonctions de réseaux, d'organisation collective, de partage, d'enrichissement social et culturel mutuel. Dès qu'il nous est possible nous reprenons du temps pour nous, du temps de mutualisation, de pensée, d'écriture qui nécessite la rencontre, la lecture, la curiosité, le débat et la publication d'*Efadine*.

N'hésitez pas à nous transmettre vos remarques et suggestions par courriel, courrier, sur le blog : elles sont toujours bienvenues.

le site

entrainementmental.org

*Tous les stages, dates, lieux,
conditions, prix, formateurs, ...*

murmures

lettre semestrielle

pour les actions agricoles et rurales
du Massif-Central

*Renseignements et commandes
sur le site :*

<https://www.reseaucrefad.org/>

Publications éditions du Réseau

Crefad Documents

9, rue sous les Augustins - 63000 Clermont-Ferrand

Mon corps est un champ de bataille (au masculin) - collectif - 10€

La liberté est ovale - Christophe Chigot - Marc Uhry - 10€

Une danse à lire - Thierry Lafont - livre pour enfants et parents - 15€

Les pédagogies de l'accompagnement - collectif - 15€

La création d'activités inventives dans les espaces ruraux - M-A Lenain - 15€

Les ignorances affectives - Jérémie Lefranc - 15€

Ce que le monde associatif nous apprend des leader - collectif - 15€

Questionner des pratiques sociales et éducatives - Damien Gouéry - 17€

Créer et animer un café associatif - collectif - 15€

Les jeunes et les associations - Colas Grollemund - Rémi LeFloch - *épuisé*

Handicap, image numérique et interculturel - Colas Grollemund - *épuisé*

Pédagogie de l'accompagnement et entrepreneuriat social - collectif - *épuisé*

Créer et animer un café culturel - collectif - *épuisé*

Du rural et de l'agricole - collectif - *épuisé*

Guide des statuts - collectif - 2011 - *épuisé*

Les espaces tests agricoles - RENETA/CELAVAR Auvergne - *épuisé*

Renseignements, commandes et paiement sécurisé sur le site :

<https://www.reseaucrefad.org/publications>

À PARAÎTRE PROCHAINEMENT

dans la collection

réseau !

Parfois ça marche !

La coopération à l'épreuve
du terrain dans nos associations

Marion Bertin-Sihr

dans la collection

CREFAD
documents
COLLECTION **TRACES**

Questions de genre dans les musiques actuelles

Genre, normes et mécanismes
de pouvoir à l'oeuvre dans les
musiques actuelles en France

Julie Champagne

Les Cafés Culturels et Cantines Associatifs constituent de manière volontaire le Réseau des Cafés Culturels et Cantines Associatifs ayant pour buts l'application de la charte ; la création de solidarité entre les cafés et entre les cantines ; le soutien aux projets nouveaux de cafés et de cantines ; des actions communes et le développement de la reconnaissance des cafés culturels et cantines par les partenaires.

Il permet de plus des échanges et des complicités sur les thématiques des cafés : l'écrit, le jeu, la culture, etc ...

Créé en 1998 par des cafés-lecture, il s'est élargi à l'ensemble des cafés culturels associatifs en 2009, rejoint ensuite par des cantines et épiceries solidaires associatives.

Concrètement le Réseau a mis en place différents outils, seul ou avec des partenaires :

- L'accompagnement des cafés associatifs et cantines pour leur pérennité ;
- L'accompagnement des projets de création de cafés et cantines associatifs ;
- Un soutien à l'emploi ;
- Le groupement d'employeurs (MAGE) pour mutualiser tout ce qui relève du traitement du social, de la communication, de la gestion ou réaliser des embauches à plusieurs structures ;
- L'agrément Service civique ;
- Les fonds solidaires ;
- La revue Efadine ;
- Les formations ;
- Le document mensuel d'informations de toutes natures par voix numérique (INFO) ;
- Le répertoire des cafés et cantines ;
- Le site resocafeasso.fr avec ses informations, ses ressources en ligne ;
- Le livre « Créer et animer un café associatif »

Il fonctionne avec trois rencontres annuelles plénières, des coordinations régionales qui se mettent progressivement en place, des commissions de travail.

Il travaille par ailleurs sur le modèle économique des cafés et cantines associatifs, sur le modèle social des cafés et cantines associatifs, la gouvernance, le lien aux territoires.

Siège social et administratif:

9, rue Sous les Augustins - 63000 Clermont-Ferrand

resocafeassociatif@gmail.com



**RÉSEAU des CAFES CULTURELS
et CANTINES ASSOCIATIFS**

Abonnement pour 4 numéros au prix de 30€
avec frais d'envoi à domicile : 35€

Nom.....

Prénom.....

Adresse.....

.....

Nombre abonnements : x € =

Commande du n°1 : nombre d'exemplaires : épuisé

Commande du n°2 : nombre d'exemplaires : épuisé

Commande du n°3 : nombre d'exemplaires : épuisé

Commande du n°4 : nombre d'exemplaires : épuisé

Commande du n°5 : nombre d'exemplaires : x 7,50 € =

Commande du n°6 : nombre d'exemplaires : x 7,50 € =

Commande du n°7 : nombre d'exemplaires : x 7,50 € =

Commande du n°8 : nombre d'exemplaires : épuisé

Commande du n°9 : nombre d'exemplaires : épuisé

Commande du n°10 : nombre d'exemplaires : x 8,00 € =

Commande du n°11 : nombre d'exemplaires : x 8,00 € =

Commande du n°12 : nombre d'exemplaires : x 8,00 € =

Total commande : €

Préciser si besoin d'une facture : OUI NON

À retourner à :

Réseau des Crefad - Revue Efadine

9 rue sous les Augustins

63000 Clermont-Ferrand

christianresocrefad@gmail.com

Ou possibilité d'achat en ligne

sur notre site :

www.reseaucrefad.org

Le Réseau des CREFAD est la coordination nationale des associations se reconnaissant dans des valeurs communes et issues d'une histoire liée à l'Union Peuple et Culture. Ses valeurs prennent source dans le Manifeste de Peuple et Culture, l'éducation populaire, la laïcité, la lutte contre les inégalités, habitudes, intolérances, la référence à l'entraînement mental, en prenant en compte les évolutions du monde et des techniques et le fait économique de nos associations inscrites dans l'économie solidaire.

Les associations membres du Réseau des CREFAD interviennent en particulier dans l'accompagnement de porteurs de projets pour créer leur activité et leur revenu, le développement local et le développement rural, l'accès de tous à la culture et en particulier le rapport à l'écrit, la formation permanente, la formation des bénévoles et responsables associatifs, l'accompagnement des associations dans leur fonctionnement, leur projet et leurs activités, les outils et méthodes pour l'autonomie de chacun dans la pensée et l'action, des études, diagnostics et expérimentations.

Les associations coordonnées dans le Réseau des CREFAD reconnaissent la nécessité, pour agir au quotidien, de ne pas être isolées et pouvoir échanger informations, pratiques, analyses, se doter d'outils communs de travail dans une dynamique d'économies de moyens et de partage, une solidarité mutuelle, des actions conçues et réalisées ensemble pour bénéficier de soutiens et de reconnaissance et créer une plus grande efficacité d'action. Cette nécessité de coordination s'inscrit entre les membres du CREFAD et plus largement dans une mobilisation pour l'inter associatif tant des structures de co-gestion, des structures de coordination thématiques comme le CRAJEP, et le CELAVAR, des structures de coordination générale comme le Mouvement Associatif et les CRESS, des structures de coordination sur des territoires locaux, dans des collectifs ponctuels, par des outils de gestion et de promotion de la vie associative et de l'économie solidaire. Ces fonctions d'appartenance, de promotion de nos valeurs, d'organisation, d'échanges s'adressent selon les besoins aux structures membres, mais aussi aux individus selon leurs différents statuts d'investissement dans nos associations : adhérents, bénévoles, militants, administrateurs, salariés, usagers.

Le Réseau des CREFAD se dote d'outils de fonctionnement mutualisés au profit des associations membres : fonds de soutien, groupement d'employeurs, site, revue Efadine, collection crefad-documents, séminaire « acteurs sociaux », etc.

Les associations du Réseau des CREFAD créent ou soutiennent des initiatives et structures sur leurs territoires à l'exemple des cafés culturels associatifs (café-lecture, librairie-café, café-jeux par exemple), coopérative d'activités, Boutique d'Initiatives, etc. et permet la coordination des associations membres pour obtenir et gérer des dossiers communs au bénéfice de chacun.

Le socle de « Fondation » : la psychohistoire – Edouard Zeller	1
Néo-Calvin – Théo Pilowsky	8
Se visio-former, une vue de l'esprit ?	
Regards croisés sur l'expérience de l'université du déconfinement – Christophe Chigot et Julien Revol	17
« Rien n'est plus étrange que l'hétérosexualité, rien n'est moins compréhensible »	
Variations sur Mario Mieli – Une bande de chats homosexuels fous d'amour pour le communisme	25
Une éducation populaire renouvelée ? – Julien Revol	32
Kadah, dessinatrice	39
Mon corps – Collectif	51
Saboter le confort – Antoine Jobard	56
Un mètre cinquante plus bas – Anaïs Lafond	59
J'ai des pensées cul-de-sac – Thierry Bodson	60
L'Harmonie du Point Zéro – Chronique par le Professeur Zébulon	63
Manifeste-s sans dogmes – Antoine Jobard	65
La liberté d'être libre – Marie-Hélène Dupuy	68
Notre devenir furtif, vous avez dit ? – Yoann Michel	73
Où va le travail ? – Renato Curcio	79

8 €

Revue *Efadine* publiée par l'association Réseau des CREFAD

9 rue sous les Augustins - 63000 Clermont-Ferrand - tel : 04 73 31 31 17

Responsable de publication : Christian Lamy

imprimerie ITI - Romagnat